

Pierre Petitjoseph

L'autun de la névrose

Triptyque intime



L'éphémère

Pierre Petitjoseph

Renaissance post mortem

Récit intime

Opus III



L'éphémère

J'espère que vous ne m'en voudrez pas. C'est encore moi. J'ai essayé de me contenir mais je n'y arrive pas. C'est dur de décrocher. J'ai essayé les patches, je me suis mis à relire bien meilleur que moi, rien n'y a fait. Je suis résolument intoxiqué et sans volonté de lutter. Il aura été plus facile d'arrêter de fumer.

Souvenez-vous, je suis mort le jour de mes quarante ans. Me voilà, toujours présent sur cette terre. Et puisque j'y suis, je suis plutôt content d'être là. Malgré l'automne et son humidité. Les frondaisons se parent de belles couleurs ocre et grenat. Quelques tâches vertes apparaissent encore par endroits. C'est bizarre cette sensation. J'ai l'impression de flotter juste au-dessus du sol sans le toucher. Et cet arbre que je traverse en passant à travers. Je vois bien deux enfants faire de la bicyclette qui me frôlent sans m'apercevoir. Les morts et les vivants ont l'air d'être deux mondes séparés qui ne s'entremêlent qu'en apparence. Mais pour elles, pour ces deux petites filles qui font du vélo, je me dois de revenir en tant que vivant sur la terre. Elles ont tellement besoin de moi. Alors me revoilà en chair et en os. Au moment où je suis en train d'écrire ces lignes, mon père me regarde peut-être debout, une main sur mon épaule. Aux dires d'un expert en sciences occultes, un homme profondément associable et égotiste, les âmes des défunts restent au contact environ trois années avant de partir vers des espaces lointains et insoupçonnés. Je ne sais pas d'où il tire ses sources, à moins qu'il ait tout simplement trop tiré sur le haschisch. Et si la division entre la matière et l'esprit n'était qu'un fantasma entretenu pour nous laisser l'espérance de croire en une continuité. Au mieux le ciel pour les bons et au pire l'enfer pour les mauvais. Finalement, je ne crois pas en la métaphysique, la physique étant déjà si mystérieuse. J'ose affirmer que tout est dans la matière et que toute autre assertion serait un non-sens. Mais rassurez-vous, je suis incapable d'intolérance. Je ne chercherai pas à vous convaincre, ni par les mots ni par la torture. Mes évidences ne regardent que moi et ne servent que la cause de mon esprit. Le monde finira peut-être par s'en sortir le jour où il n'y aura plus de missionnaires de la vérité. Je ne poursuivrai jamais mon voisin pour le convertir à ce qui n'est pas lui. Si vous pouviez tous en faire de même, le calme reviendrait de façon quasi définitive. Pourquoi toujours ce désir irrépressible de vouloir faire plier impérativement son prochain à ses diktats ? Jusqu'à ambitionner de tuer pour cela. Posez-vous la question au moins une fois. Il y en a assez de toutes les formes de dictatures.

Une nuit que j'avalais mon gin-fizz Lexomil, j'ai eu une vision exquise. Je marchais sur le quai d'un port de la méditerranée, un soir d'été enivrant de tiédeur et de transpirations suaves. Lorsque m'immobilisant devant un stand de camelots, j'aperçus cette brune intense à longue chevelure. Une sarrasine débarquée pour la saison touristique afin de vendre aux vacanciers des pierres semi-précieuses. Elle portait fièrement sa main autour de son cou. N'avais-je jamais rien vu d'aussi beau ? Tout était parfait, de la tête jusqu'aux pieds. Les pointes de sa crinière caressaient les pics de ses deux pomelos, délicatement dissimulés sous une chemise blanche entrouverte. Je l'entraînais dans un vieux bar enfumé où l'ivrognerie était douce et romantique. Barwoman, un gin pamplemousse pour ma fiancée maure. Mon étoile luisait dans le bleu des vapeurs de cigarettes, parmi toutes ces femmes pensives et consentantes. Sous la lune complice, je goûtais sa peau lisse et défaisais un à un les boutons de son blue-jean. Les vagues écumantes déferlèrent sur notre rocher jusqu'au lever de l'astre tournesol, instant propice et délectable pour gagner mon lit et le sommeil.

Gaëlle Petitjoseph m'a téléphoné ce soir. La fille du frère de mon défunt père, ma cousine. Quinze ans que je n'avais pas eu des nouvelles de cette jeune fille devenue depuis une jeune femme de vingt huit ans. Elle souhaiterait que je sois présent à son mariage et que mes deux petites filles qu'elle ne connaît pas soient ses demoiselles d'honneur. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux, cette initiative me remplissant d'une joie ineffable. Elle aussi a tourné le dos à la garce et à la bâtarde. Je ne suis plus le seul à avoir perçu les attitudes indignes de ces deux salopes. Que ces femmes malfaisantes, coupables de turpitudes, disparaissent à jamais dans la plus hostile des solitudes. Pendant ce temps, nous pourrions nous applaudir et nous congratuler d'avoir reconstitué un embryon de famille. J'ai vraiment hâte de la revoir. J'ai comme une envie irrésistible de l'adorer pour longtemps cette cousine.

Naissance ou renaissance ? Sur le seuil de ma caverne, je fus projeté dans une blancheur éclatante, stupéfait de tant de bruit et de cécité. Y aurait-il sur cette planète un endroit qui ressemblerait au ventre d'une mère ? Entre l'océan sans fond et l'espace sans borne, je me suis senti saisi d'une inquiétude. Tous ces espaces sont aussi sombres les uns que les autres et tellement vastes. Entre l'immense mer et l'immense nuit, j'ai tout de suite préféré la chambre chaude et son lit douillet pour me recroqueviller. Dans l'obscurité de ma mansarde, une année-lumière m'est parvenue, une trouée lumineuse échappée des entrailles de l'univers. Rien ne ressort d'un trou noir mais d'une percée de lumière ? Dieu serait-il à ce point un génie de l'éclairage ? J'aime ces instants éphémères où le soleil pointe le bout de ses rayons, où le jour se lève après un morne sommeil. Et rien de telle qu'une éruption de lumière pour que la vie jaillisse dans tous ses éclats. Inch Allah !

Debout à l'intérieur de ma guitoune, je scrute l'horizon. Si je lançais une flèche dans le ciel, me reviendrait-elle un jour ? Finirait-elle par s'immobiliser en touchant la finitude de l'espace ? Je n'ai finalement aucune envie d'essayer. Je vais me contenter d'observer cette ligne imaginaire qui sépare visuellement le ciel et la mer. N'y aurait-il pas finalement quelques illusions d'optique à percevoir la matière ? Tout dans le regard n'est-il qu'une question d'interprétation ? Ainsi je puis dire que la réalité est une illusion vraisemblable dans laquelle s'étirent mes songes à perte de vue. Des rêveries, j'en ai des tonnes.

Que fais-tu jeune fille assise sur mes genoux à me caresser le visage de ta main gracieuse et plus tout à fait innocente ? Tu me rappelles que la vie est là et plus qu'une illusion, se toucher nous relie à notre désir primitif de se rapprocher les uns des autres. Pour se rassurer contre le destin peut-être. L'humain anxieux s'efforçant de percer le mystère de sa destinée tend la main vers l'autre comme un appel à l'aide et s'unissant, attend que l'autre lui renvoie la signification de sa présence. Sauf que personne ne sait. C'est ainsi que certaines phalanges se referment pour former des poings dressés en défi vers le ciel. Sans espoirs. Que cela ne t'empêche pas jeune fille de garder ta paume ouverte pour le plaisir qu'elle nous procure. Car celui-là, nous sommes assurés de l'éprouver.

C'est un bon début n'est-ce pas ? Cela va être difficile de faire aussi bien jusqu'au bout de la nuit. Souvent le matin, lorsque je pars travailler pour garder un toit et nourrir mes enfants, je souhaite une bonne nuit à mon épouse. C'est vrai, je suis présent physiquement et l'esprit si souvent absent que les journées passent comme debout sur un nuage. Une longue chimère ininterrompue qui sillonne le ciel et laisse derrière elle des souvenirs

indéfinis. La matière nébuleuse de mon passé prend corps dans le flou de mon présent. Minuit et neuf minutes, l'heure nécessaire où les rêves commencent à s'organiser. La programmation est en cours, je vous souhaite une bonne journée, je vais me coucher.

Pas mal du tout la séance. Petit rêve deviendra grand pourvu que Dieu lui prête vie. Une jeune femme vient se blottir contre moi. Nous sommes allongés sur un tapis vert d'herbes mouvantes. Elle me confie qu'elle se sent bien. La glèbe se déforme de temps à autre pour nous offrir des couvertures de terres inconstantes. Nos corps enlacés se courbent au rythme des distorsions successives. Devenir comédienne, c'est son rêve. Je lui réponds que nous le sommes tous déjà un peu. Il suffit de changer de masque suivant les situations et le rôle s'endosse tout seul. Parfait, je ne serai plus jamais tout à fait la même. Et le poète de rajouter, ni tout à fait une autre.

Variations sur les mêmes thèmes. Ayez de l'indulgence envers un pauvre rabâcheur, ne me jetez pas l'anathème. Même si vous n'adhérez pas, un sourire compassé vaut mieux qu'une froide indifférence. Je n'ai rien contre l'hypocrisie, bien au contraire. N'est-ce pas le mortier de notre vie communautaire ? Je la considère comme une bienséance vitale et rigoureusement indispensable. Oui, à l'évidence, je ne vous dis jamais tout à fait ce que je pense. Comme beaucoup d'entre nous je crois. Heureusement, sinon il n'y aurait qu'une guerre civile permanente. Rendons grâce à la fausseté de nous maintenir dans une paix relative et prions le seigneur pour qu'il ne nous efface pas cette remarquable vertu. Comme quoi, il y a des grandeurs qui s'acquièrent avec peu de noblesse. Mais alors, y aurait-il aussi de la fausseté dans ce que j'écris ? Sincèrement, je m'efforce d'être au plus près, au plus juste. Il est encore possible que cela souffre par endroits de quelques imprécisions sur le contenu et l'intensité de mes débats. C'est aussi le charme discret de l'écriture que de percevoir les mots comme on se regarde dans un miroir. Ce que je vous donne à ressentir à plus d'intérêt que l'exactitude de mon propos.

Alors ma névrose, comment vas-tu ? J'espère que tu te portes à merveille et que tu as bon espoir de t'exprimer encore pour de nombreuses années. Je tiens à te faire part de mon intention de te mettre définitivement à côté de moi et qu'il m'est complètement égal de te savoir là. Mais alors à un point que tu ne peux même pas imaginer. Vois-tu dans la glace la grimace que je te fais et mon doigt tendu ? Même avec le reflet, je peux encore dire que c'est le majeur. En effet, cela peut m'arriver d'être éminemment grossier. Sans aucune retenue.

Dis-moi le Créateur, pourquoi ai-je cinq doigts à chaque main si ce n'est pas pour me curer le nez et me nettoyer paisiblement les oreilles ? De vilains paroissiens m'ont récemment réprimandé pour mes dégrassages en public. Un chat jusqu'à preuve du contraire, on ne l'importune pas quand il fait sa toilette. C'est sûrement à cause de la haute opinion que les mammifères bien éduqués ont d'eux-mêmes. Car à quoi sert l'auriculaire sinon l'introduire dans le conduit de l'oreille ? Je vois d'ici quelques faux dévots et une troupe de rombières emperlées tenir leurs tasses de thé en regardant les envahisseurs à la télévision et s'offusquer du maniement inconvenant de mon petit doigt. Mon Dieu, quand ils viendront dans ta maison dimanche prochain, pourrais-tu rappeler tes pèlerins embourgeoisés à l'ordre de la tolérance et de l'indulgence ?

Ma sensation de vide intérieur se serait-elle accentuée avec le déclin de mon activité sexuelle ? Coïncidence ou corrélation effective ? Bizarrement, les symptômes commencent très exactement au moment de ma baisse de régime conjugale. Fin de cycle, après six années de déchainements corporels incessants. Correspondance entre la fin de la passion charnelle et le début des désordres neurologiques, je viens de le réaliser. Il y a quelque chose à creuser de ce côté-là. De l'impression que l'orgasme n'est qu'une unité éphémère mais que ses échos parfois criants peuvent se répercuter de façon positive à travers le corps. A la conclusion, je devrais copuler plus souvent car si cela ne peut pas me faire de mal, peut-être que cela peut me faire du bien.

Sais-tu maman ce que j'écris ? C'est tout ce que je ne pourrais jamais te dire. Et pourtant, si j'écris tout cela, c'est aussi pour être capable un jour de te dire en face que je t'aime. Voilà, je suis au moins capable de m'en rendre compte. Cela fait un bien immense de ressentir cet amour qui jamais n'a pu s'exprimer. C'est maintenant, à l'âge de quarante ans. Voilà des larmes de contentement sur mes joues burinées par les traces d'une acné juvénile. Je suis heureux de les voir sourdre de leurs canaux lacrymaux.

En effet, c'est vrai. Rien ne se passe comme je l'avais imaginé. Et ce n'est pas parce qu'une chose n'est jamais survenue qu'elle n'apparaîtra pas demain. Vivre la prochaine seconde, c'est une éventualité qui prend de l'assurance. Et voilà qu'elle s'enfuit déjà dans les vapes du passé. Penser l'avenir, c'est comme le rêver. Penser avoir un présent est une absurdité. Et penser le passé, c'est ne plus être sûr de rien. Ce n'est pas que le temps soit ennuyeux puisqu'il me permet de progresser, c'est juste qu'il ne m'apporte que des incertitudes. Finalement, le jour de mon anniversaire fut une journée banale comme tant d'autres, non ma mort annoncée. J'ai même ressenti une satisfaction profonde d'être encore sur le chemin. De là, je vais imaginer qu'il me sera toujours possible d'avoir un futur. Variabilité au programme de mes projections.

118 de QI. Bien non ? Je ne vois pas à quoi cela va me servir mais c'est pas mal. C'est bien le seul examen que j'aurai réussi dans ma vie. Avec mon devoir de philosophie à l'épreuve du baccalauréat. De l'espace, du temps et de l'infini selon un illustre penseur grec, qui comme moi devait se trouver sur la partie droite de la courbe de Gauss. L'histoire ne retiendra pourtant pas que cette éminence grise était également un pédophile sodomite. Comme quoi, intellectualité et humanité ne font pas forcément bon ménage au sein d'un même bonhomme.

Pirouettes et sauts parfois périlleux. Je m'avance puis me dérobe. Et je ressors subrepticement pour voir si la voie est libre. Personne ? C'est bon, je peux traverser, me rendre de votre côté. Que puis-je pour vous ? Il se peut que je ne reste pas très longtemps, faite vite. Que n'ai-je pas réalisé pour vous ? Je vous ai de temps en temps trouvé des appartements et très souvent du travail, prêté de l'argent occasionnellement. Pour que vos vies ne se brisent pas à la moitié de vos parcours, vous comprenez ? Non, je ne me prends pas pour une sorte de dieu, pas plus qu'un intermédiaire. Je n'ai ni ailes ni auréole. Comprenez-vous ? Les petits coups de pouce, ce n'est pas Dieu et sa suite qui les donnent. Heureusement que des bénévoles se hâtent de consacrer leurs vies au maintien décent de celles des autres. Moi, je suis un berger solitaire s'occupant de brebis qui viendraient à s'égarer du troupeau. J'évite des déchéances si je le peux. Pourquoi fais-je cela ? J'aurais

préféré que vous ne me posiez pas la question. Cela fait vingt ans que je ne sais pas y répondre. Mais je veux bien faire un effort. Intense réflexion, le front posé sur le creux de ma main... Représentez-vous la scène. Un petit garçon de six ans, le visage affligé, regarde sans bouger les autres enfants s'amuser sur la plage. Il n'existe que pour lui-même. Sa prostration est impressionnante et sa tunique violette démodée. Il se demande ce qu'il pourrait bien faire pour exister aux yeux de ses semblables, comment se rendre attirant. Voilà la réponse qui apparaît enfin. Bon samaritain, vous l'aurez compris, n'est qu'une manière de susciter votre intérêt et de sentir le plus grand nombre de regards sur moi. Salto arrière, je repars à l'écoute de vos dérives.

Je vais devoir faire un autre effort pour sortir franchement de ma coquille. Rompre avec l'habitude entretenue du silence, du non-dit. C'est dur de casser quarante ans de discrétion et de réserve. Je crois que j'aurais pu être un autre si je n'avais pas reçu en héritage les poids lourds de deux familles inexpressives. Je crois que j'aurais pu être un enfant jovial, rieur et léger. Plusieurs fois dans mon existence, j'ai éprouvé cette intuition que la vie se situait ailleurs, dans un espace-temps où je ne me trouvais pas et où j'aurais pu m'épanouir. Adolescent, assis sur une plage de la Côte Sauvage. Adulte, sur une place de la ville de Strasbourg où jouaient des musiciens bohèmes. Ou encore sur une falaise surplombant la Manche. Avec toujours la même fulgurance et la même certitude.

Jeune fille ? Ton image serait-elle décidée à hanter grand nombre de mes rêves ? Elle était encore là cette nuit, pour mon plus grand plaisir il est vrai. Nous avons dormi l'un contre l'autre jusqu'au matin et nous avons ensuite joué dans une ferme à la campagne. Il y avait autour de nous moult enfants qui gesticulaient dans tous les sens. Il régnait en cet endroit une atmosphère joyeuse et bucolique. Comme un petit goût de paradis ma lolita. Puis-je te prendre la main afin que nous marchions ensemble sur les routes, au gré de tes caprices et de mes fantaisies ? Ainsi pourrions-nous nous perdre dans les nuits fauves, naufragés volontaires en proie à un amour défendu. Le fruit qui regorge de saveurs nubiles est d'autant plus désiré qu'il est interdit. Ce n'est qu'un rêve mais qu'il est doux au matin de voir ton visage si près du mien. Encore.

Minuit. L'heure du crime, l'heure où tout peut arriver, le meilleur comme le pire. Dans l'eau noire de la marre, la lune se reflète. Elle est pleine comme un œuf. Elle se déplace lentement au pas des loups traquant leur proie dans l'épaisseur des bois de mon enfance. Des meutes entières rasant les murs de l'immeuble. Ils se sont aventurés tout près des habitations au cas où un petit garçon égaré viendrait à tomber sous le ventre de l'un d'eux. Mère-grand, on frappe à la porte. Es-tu sûr que ce n'est pas le plus grand des méchants loups qui viendrait furtivement nous dévorer dans notre lit ? J'ai peur grand-mère, prends-moi sous ton aile protectrice et que la nuit m'apporte ses bonnes fées et ses étoiles. N'entends-tu pas ce hululement qui déchire le silence ? Une chouette vient de se poser sur le rebord de la fenêtre entrebâillée. Comment est-ce possible de ronfler à ce point ? Je vais devoir rester seul en compagnie de ce rapace étrange et fascinant. Impossible de fermer les yeux d'autant que ma hulotte ne semble pas décidée à fermer les siens. Deux fentes en forme d'amandes dorées étincellent dans l'obscurité et me scrutent obstinément. Je n'entends plus que le vent caresser les feuillages des immenses marronniers. Ta décision semble prise, tu vas rester là toute la nuit à veiller sur moi. Serais-tu l'incarnation vivante d'une créature spirituelle dépêchée par une instance divine ? Dont le dessein serait de me

protéger comme un ange au-dessus de ma couche ? Je m'endors, hypnotisé par la fixité de ton regard éclatant. Morphée, fils du sommeil et de la nuit vient de me recevoir dans ses bras. Et mes songes s'étirent enfin jusqu'au pays d'Alice et de Merlin l'enchanteur.

Dans mes rêves, il y a souvent la peur de ne pas arriver à l'heure. Rater le début d'un spectacle, manquer le départ d'un train. Bien commencer, ce n'est pas si facile. J'en sais quelque chose. Bien sûr qu'il faut apporter un soin tout particulier aux préliminaires. Il y a les préludes de Bach et de Chopin, les prologues du théâtre antique, les préfaces de livres et les préambules comme des vestibules où l'homme attend debout que la porte de la chambre veuille bien s'ouvrir sur l'objet de son désir. Ne pas rater le premier baiser, ne pas manquer le premier soupir de plaisir. Etre là à l'heure de l'entrée en matière, sans indécisions ni précipitations. Les premiers instants sont précieux. Souvenez-vous du dé jeté qui n'arrêtera sa course qu'au prochain exorde. Il peut se présenter à nouveau demain comme dans dix ans ou peut-être jamais. Comprenez-vous ? Avez-vous le souvenir du goût de votre première effusion ? Y avait-il déjà une certaine âcreté pareille à la saveur d'un bonbon un peu trop aigrelet ? Au fait, Corneille a-t-il fait le choix du devoir ou de la passion ? Toujours est-il que nous sommes ses héritiers. Le dilemme est en fait d'une atrocité sans égal. Faut-il saisir l'insatisfaction en vol ou s'en remettre à demain pour tenter l'indicible bonheur ? Morosité tu fais mon quotidien. Morosité, tu étais déjà dissimulée dans notre premier baiser fougueux. Nonobstant, je vais garder mon périscope hissé au-dessus de la foule au cas où un parfum d'euphorie viendrait stimuler mon odorat.

Quarante ans donc. Serais-je sur la voie de la sage réconciliation ? Je suis calme ce soir, je suis détendu. J'ai mangé des lentilles avec des carottes et des oignons. Je pète allégrement avec aisance et désinvolture alors que la grande Elisabeth chante divinement des lieder de Strauss. Le contraste est saisissant. Comment peut-il y avoir en un seul et même homme autant de laideurs et d'aptitudes contraires à susciter le beau ? Je suis infâme. Je suis peut-être aussi un auteur littéraire capable de faire naître des émotions et des pensées parmi mes lecteurs. Comment se fait-il ? De quoi suis-je constitué au fait ? De chair et de sang, d'eau et de contenus peu ragoûtants qui se déversent par tous les trous. Et malgré tout, aux extrémités de mes mains, mes phalanges indolentes appuient les touches de mon clavier pour essayer de faire apparaître sur le papier mes attractions et mon amour. Il est difficile d'imaginer que les plus grands génies artistiques peuvent être également des porcs immondes. Si je ne suis pas un écrivain reconnu, je pourrais être au moins un goret notoire. Un homme quelconque en fait. A vos jugements messieurs dames. Vous êtes si doués pour cet exercice.

Une femme d'une voix pure et purpurine chante un air de désespoir dans une montagne perdue. Des enfants viennent de tomber sous le feu des kalachnikovs. Des innocents que des hommes viennent d'assassiner au nom de toutes les déraisons. Bien sûr, ce n'est pas la première fois. J'aimerais tellement qu'un enfer existe pour ces tas d'enculés. Quand est-ce que cela va s'arrêter ? Les injures un jour se paieront sur le champ mortifère des déshonneurs.

Il y a quelques perles rares de temps à autre qui surgissent comme des bijoux de sensibilité et d'intelligence. A se demander comment de tels miracles peuvent se produire. En voilà une qui vient de sortir de sa coque. Elle est belle, elle est accomplie, elle est

humaine. Elle sait écouter elle aussi. Et répondre avec justesse et simplicité. Avec le temps, elle se bonifiera encore parce que le chemin est pris et qu'elle ne pourra plus le quitter. Et pourtant que d'épreuves inénarrables. C'est admirable de voir une femme capable d'amour pour son prochain alors qu'elle a essuyé tant de sang et de sanglots, emprisonnée dans l'écrin familial. De celle, qui la rage au poing, s'est battue pour faire valoir son droit à la décence. Pendant ce temps, les fourbes, les juges, les imposteurs et les traîtres continuent de pulluler et de se reproduire comme des rats porteurs d'une peste éternelle. La laideur morale est universelle et sans limites. Il y a des voix issues de corps célestes qui ensoleillent la noirceur de la vie par leurs inflexions bénéfiques. Alléluia.

Un cœur, quand il bat doucement, que c'est agréable. Opus trois à soixante pulsations pour le même nombre de pages. J'espère que nous serons encore tous là dans vingt ans pour célébrer mes soixante ans. L'existence n'est pas sûre. C'est en cela que nous contractons des assurances. Je viens de prendre une extension de garantie pour la vingtaine à venir. Je m'engage sur la durée à ne pas attenter à mes jours, à supporter l'insupportable, à m'amuser de la laideur et à guider mes filles vers la lumière. Je m'engage également à écouter Schubert, Brahms, Mahler, Strauss et Rachmaninov au moins une fois par semaine et à lire des proses épicuriennes. Le jour où la bâtarde mourra, je reprendrai deux fois des moules et où la garce trépassera, deux fois des frites. Et si elles pouvaient crever ensemble ces scélérates, je mangerai le tout avec un peu de mayonnaise et un petit Entre-deux-Mers blanc, n'est-ce pas cousine ? De quoi se réveiller le lendemain barbouillé mais satisfait.

Venez par ici mademoiselle que je pose prestement mes lèvres sur votre entrecuisse. Alors la violence de l'orage viendra s'abattre sur nos cœurs, les vents souffleront avec force autour de nos chairs et les éclairs nous éventreront pour qu'affleurent nos évidences. Les trombes nous anéantiront et laisseront nos corps étendus dans les eaux du ciel. Et ainsi nous périrons dans le flux ardent de la passion. Au matin humide, après une nuit de baisers incessantes, le torrent nous aura transformés en boue. Ainsi finissent toutes choses. Ainsi commencent toutes choses. Et de cette matière informe, un petit garçon y plongera ses mains pour construire une digue, un château médiéval, un palais oriental. Un petit garçon ayant une conscience du temps hors du commun et une prescience aiguë de la fatalité. La vie ressemble à une grande mosaïque constituée de fragments d'éphémère.

On dirait que mon propos se radicalise n'est-ce pas ? Passage obligé avant l'amour de toutes mes prochaines fois. Putain, vais-je y arriver enfin ? A entrevoir de mon vivant la lumière divine et blanche de l'amour sans réserves ni restrictions. Je dois lui dire. Parle avec elle. Tout mon avenir est suspendu à cet événement que sera la proclamation orale de mon sentiment pour toi maman. Je dois surmonter mon angoisse archaïque. Ne plus avoir peur du vide. Prends une barre avant d'aller au front et laisse tes fantasmes dans la malle. Voilà maman, tu sais, j'ai beaucoup pleuré, j'ai beaucoup souffert. Je voudrais te dire une chose d'une banalité extraordinaire. Je t'aime maman... Mon cœur bat-il toujours ? Oui. Comme quoi, cela devrait être possible. Je ne veux pas que le sort me l'enlève comme il m'a soustrait mon père et qu'à la fin, je garde en moi deux amours inexprimés qui n'auront de cesse de me ronger l'aorte.

Sortir de l'ordinaire. C'est vrai, c'est éprouvant cette chienlit quotidienne. Répéter avec ses mêmes cent fois la même chose pour obtenir un début de réponse. Et ces imprégnations

permanentes et ce chantage invariable. Des reproches à la pelle, toujours des reproches. Et chaque jour recommence sa difficulté. Je finis par errer des jours entiers l'esprit en peine et la sensibilité en berne, à attendre qu'un miracle paraisse dans la morne plaine. Sœur, ne vois-tu rien venir à l'horizon de ma vie de quadragénaire ? Remonter inlassablement à la surface, faire bonne figure sans laisser éclater la colère contenue. Si la porte se ferme violemment, elle ne claquera qu'une seule fois. Heureusement que je trouve une incarnation dans l'écriture. C'est en partie grâce à elle si je suis toujours parmi vous. Elle m'enseigne la patience et la persévérance. Elle a fait de moi un végétal persistant, au combien résistant aux bourrasques de l'hiver qui se prolonge maintenant depuis sept ans. L'écriture comme refuge expiatoire de fautes que je n'aurais commises qu'inconsciemment. Oui, en provenance de moi, il n'y a aucunes préméditations ni intentions délibérées de nuire. Et d'elle finalement ?

Ce que je n'ai pas pu faire éveiller, je l'ai accompli endormi. Je suis dans l'appartement de mon père. Sa garce de femme est étendue sur un lit. Elle ose m'adresser une parole belliqueuse. L'erreur fatale. Elle vient de passer outre le pacte de non-agression. Ma réponse verbale n'aurait d'égal qu'une grande claque dans sa figure. En deux temps trois mots bien choisis, la voici réduite en poussières. Elle fait maintenant partie de ceux et celles qui ont compris. Ne pas me chercher sinon me trouver peut faire très mal. A la suite de cette brève altercation, mon père entre dans la pièce et s'assoit sur le lit. J'ai pris la place de son épouse alors que le corps décomposé de cette dernière s'est éparpillé dans les airs. Ainsi, je ne vois que le dos sans éloquence de mon papa. Ce n'est pas grave, je te le dis dos tourné. Je t'aime aussi. Pourquoi pleurer en te disant cela ? Est-ce le fait que tu ne te retournes pas pour m'écouter et me regarder ? Oui, je le crains. Même si je suis content que mon inconscient ait pu t'avouer mon amour, il me renseigne également sur la façon que tu aurais eue de le recevoir. Sans l'ombre d'une ambiguïté.

Que la vie fasse son chemin. Pour le moins sinueux le chemin. J'aurais préféré une route un peu plus droite. Admettons qu'il n'y ait rien au bout. Y aurait-il quelque chose en particulier à contempler avant de disparaître ? Un truc à faire pour s'assurer que la vie a bien fait son ouvrage ? Sentir en soi une profonde satisfaction avant de faire son signe de croix ou de joindre ses deux mains, est-ce l'assurance d'une existence bien menée ? Moi, si j'ai le temps, je mettrai ma main gauche sur mon ventre et ma main droite sur mon cœur. Et je ne chercherai pas à me persuader d'un contentement illusoire. Je n'ai pas d'autre espérance que d'éprouver cette joie avant que sonne l'heure du retrait définitif.

Chante mon amie et danse sans t'arrêter jusqu'au bout de la nuit. Et au petit matin, le corps rompu et la voix brisée, endors-toi du sommeil paisible des justes. Ta noblesse et ton humilité te font honneur. Tu traques la justesse dans tous les lieux, même les plus communs. Tu es une femme archange, descendue du ciel sur la terre, pour pourchasser sans relâche la déshumanisation galopante. Tu es comme moi, convaincue d'une humanité à trouver entre les loups et les moutons. Trop de faibles pour pas assez de forts. Mais ne sommes-nous pas deux naïfs, deux utopistes patentés, deux abrutis finis ? Pauvres de nous, nous ferions mieux de continuer à fredonner nos faux espoirs et nous balancer vaille que vaille sur les rythmes primitifs des percussions africaines, enivrés de vins fameux et repus de mets savoureux. Et peu importe si le monde s'écroule, ce n'est pas notre problème. Au contraire, nous serions

dans les premiers à applaudir. Bravo ! Ni l'archange, ni moi n'avons pu faire quelque chose pour sauver le monde du chaos. Bon, je vous ai assez vu, je m'en vais. Bonsoir.

Ecrire aussi pour assurer la continuité de l'action thérapeutique. La finalité étant d'abattre une à une toutes les contraintes qui me polluent l'existence. Des jours viendront où j'irai bien mieux, après avoir accouché sur ma table de travail de quelques prises de conscience supplémentaires. Je ne peux compter que sur moi-même et mes propres facultés. Comprenez-vous l'enjeu ? Ce ne sont jamais les autres qui vous feront avancer, sauf si vous consentez à les écouter et à intérioriser leurs paroles. Bien sûr, ce n'est pas une nécessité d'aller de l'avant. Sauf qu'il ne faudrait pas s'étonner ni se plaindre si un jour, on vous laissait tomber. Moi, je trouverais cela normal.

Encore à traîner dans la réalité de mes rêves libidineux. Décidément jeune fille, cela frise l'obsession. Ma jolie censure affective a les traits d'une blondinette aux yeux revers de mon infortune. J'ai trouvé ta jeune langue ingénieuse mon ingénue. Me voici pervers de la nuit, égaré dans les bras de ma délicieuse inhibition. Que c'est bon monsieur le procureur. Rassurez-vous, il n'y aura jamais de flagrant délit à moins que vous investissiez le contenu de mes songes nocturnes. Pas de preuves, pas de traces et pourtant si vous saviez sa candeur peu farouche. Mais n'avez-vous point vous aussi rêvé d'une autre ? Au lieu de la balayer, jurant d'une impureté mentale, ne pourriez-vous profiter d'elle toute la journée de votre dur labeur ? Je suis sûr que votre Justine vous aiderait à rendre justice avec plus d'humanité. Quoique certains méritent des châtiments plus irrévocables, de justes revers de fortune.

Est-il vrai que certaines d'entre vous me trouvent bel homme ? C'est drôle, je ne me suis jamais préoccupé de mon physique. Comme si cela avait toujours été sans intérêt ? Moi, quand je me regarde dans la glace, je me trouve quelconque. Un peu de charme et une relative élégance, une vraie modestie tout au plus. Mais me direz-vous, ce n'est pas à moi d'apprécier mon aspect. Je reste, croyez-moi, toujours étonné de vos affirmations positives sur mon supposé pouvoir de séduction.

Le jour de ma quarantaine révolue est maintenant passé. Me voici aux prises avec les froidures d'un hiver précoce. Je déteste le froid. Je vais attendre le réchauffement dû au printemps avec impatience. Ce n'est qu'une mauvaise durée à endurer. Cela fait plusieurs années que j'erre sur les plages de mon hiver. Il y a bien eu par endroits quelques flammèches comme des feux de paille aussitôt consumés. Pas de quoi faire sortir le soleil de sa léthargie. Je n'attends pas la mort, j'espère seulement son contraire. Mais si elle devait survenir, il est certain que je ne me débattrai pas. Mon espérance se fane chaque jour davantage. Seule une bougie allumée veille au fond de mon être, me fait lever la tête quand elles passent non loin de mon champ de vision. Au bal des promises, l'élue n'a pas été encore invitée. Alors je redescends les yeux et je les ferme en pensant si possible à rien. Rien qui puisse me donner l'impression stupide d'être plus intelligent que les autres. Dans ces moments de néants doucereux, résonne alors en moi le chant pur des âmes slaves aux chœurs si orthodoxes. Papa est parti en voyage d'affaires et il ne reviendra qu'au temps des gitans.

Te revoilà mon oreille gauche à déconner à plein tube auditif. Si tu savais comme tu m'indiffères ma pauvre. En même temps que je te comprends. C'est vrai, à force que ma

voix ne soit pas écoutée, tu as fini par te braquer, te refermer comme une moule. Ne jamais être entendu, c'est en effet un destin pour le moins pénible à supporter et contre lequel il n'est pas possible de faire grand chose. Les autres, toujours les autres. J'ai fait un effort colossal, j'ai employé un mot autorisé : pénible. Non, parce que chiant lui est formellement prohibé par la législation matrimoniale. Au cas où cela viendrait perturber ces petites chéries dans leurs apprentissages de la langue française. Marguerite, disait mon grand-père paternel à sa mégère non apprivoisée, tu m'emmerdes gravement. Il va sans dire qu'elle ne s'appelait pas Marguerite mais Suzanne. La mienne a pour troisième prénom Germaine, ça tombe bien. Germaine, tu me fais chier grave ! Qu'est-ce que ça soulage, qu'est-ce que c'est bon ! Que dirais-tu d'une petite ordonnance pour un mois, renouvelable par tacite reconduction, avec comme prescription une "Germaine" à proférer de préférence avant les trois repas, pendant que d'autres récitent leurs bénédictions ? Je prends. En plus c'est gratuit. Pour une fois que je ne paye pas d'une manière ou d'une autre ce qui peut me faire du bien.

Au-dessus de mon écran où naissent mes mots, il y a un cadre accroché au mur avec une photographie à l'intérieur. Elle représente un désert de sable, deux nomades et un chameau. L'un des bédouins, homme lige, est en train de faire sa prière alors que l'autre semble regarder l'étendue à perte de vue. C'est une vieille photo de la fin du 19^{ème} siècle, prise par des photographes européens amoureux des grands espaces désertiques, des atriums recouverts de mosaïques et des jeunes filles autochtones de préférence dévêtues. Que ne donnerais-je pas pour entrer dans l'image et les rejoindre. Mon turban est prêt. Mes babouches et ma djellaba aussi. Après chaque journée de marche, j'irai m'étendre sur les poufs des casbahs et écouter les chants traditionnels, accompagnés d'arghuls, de rababas, de kawalas, de tablas et autres instruments locaux. De quoi s'alanguir dans la plus douce des béatitudes.

Une vie pour presque rien. Cela laisse songeur. Attendre. Cela laisse du temps pour rêver. Plus que tout ce qui fait ma tristesse, c'est de vivre sans amour, sans une seule caresse et sans l'ombre d'une tendresse. Dites-moi délicieuse inconnue, seriez-vous celle que j'espère ? Celle qui sait écouter ? Serais-je celui que vous attendez ? Bientôt, il faut croire que nous pourrions le savoir parce que si nous ne partageons pas ce désir, nous n'aurons plus que nos détresses pour nous enliser dans les sables de la dépression tempétueuse. Je n'ai plus que cette seule envie, nous reconnaître et jouir de notre connivence. A demain ma douce.

Et les roses s'en mêlèrent. Autant que les fleurs de magnolias. Et la dame aux camélias s'arrêta de tousser au thé. Le père fouettard de fouetter les fêtards. Et pendant ces temps de rémission, un moucheron devint mouche en se mouchant. Et dans communiquer, on peut facilement rajouter ta mère. Comme quoi, c'est si simple de dire n'importe quoi. Une petite louche et me regarde de travers. La grande forme des cabrioles verbales qui dévalent ce qu'elles peuvent. C'est un feu de simulacres au bûcher des vanités. Ne serions-nous pas tous aussi cons que la lune ? Un homme du bas de sa suffisance toise la hauteur de mes points de vue. C'est vrai, j'ai une bonne vision, un dix de confiance à chaque œil. Voilà qui file à l'écossaise après ma repartie, ce qui est un comble pour un juif britannique. Touche pas à mon top sémite, il sera bientôt 21:59. C'est l'heure idéale pour prendre ma dame par la main et l'emmenner faire un tour au fond du jardin. Lui montrer avec quel bois sénégalais je me chauffe l'hiver. Il serait bon de ne pas le mettre de biais dans la bouche de la cheminée.

Et ainsi de suite, et je passe les meilleures. Et si j'essayais en argot des banlieues, en verlan quoi. Face ne vaut pas un dos et cefa ne vaut pas une ode. Et voilà, trop facile ! Dire ou écrire quelque chose n'a pas plus de sens que de se taire. Sauf que je ne peux malheureusement pas tout taire. Mon dieu, quand je pense à tous ces écrivains et autres penseurs inutiles qui se racontent des histoires insipides et prétentieuses.

Lisez plutôt cet extrait pris au hasard de mes navigations diurnes : le bonheur, notion aussi abstraite que complexe, et pourtant universelle, semble renvoyer inéluctablement à l'indéfinissable, voire à l'indicible, pour employer un terme cher à Wittgenstein. Et cela se comprend d'autant mieux que nous savons que la diversité humaine est presque infinie, de telle sorte que chaque bonheur particulier est l'ordonnance subtile et changeante de bonheurs singuliers. Autrement dit, les bonheurs particuliers sont pratiquement infinis. Il n'y a donc aucune raison pour que leur diversité se résolve spontanément en une harmonie, d'autant qu'elle devrait encore correspondre exactement aux ressources disponibles. Le bonheur n'est-il donc qu'une illusion ? Ne renvoie-t-il pas à un au-delà beaucoup plus complexe ? N'est-il pas ontologiquement parlant inscrit dans l'homme ? N'est-il pas la téléologie de toute vie sur terre ? Autrement dit, le bonheur n'est-il pas plus qu'un concept ? Vous l'aurez compris, notre propos ne consiste pas tant à dénoncer le bonheur comme illusion, idéal de l'imagination ou utopie, qu'à tenter d'en faire ressortir les aspects tant négatifs que positifs. Le bonheur comme en deçà et/ou au delà de la raison ne possède-t-il pas une valeur intrinsèque ? Peut-être même est-il source d'énergie, force vitale, puissance de persévérer dans son être pour tout individu désirant. Conclusion ? Tais-toi donc docteur en fatuités philosophiques. Sinon, à part ça, avez-vous ramoné la cheminée récemment ? Et les vacances à la Grande Motte avec les enfants, c'était bien ?

Mes paupières s'effondrent sous le poids de la fatigue. Usante cette vie de besoins incessants où chaque jour ressemble aussi bien au suivant qu'au précédent. J'aimerais tellement pouvoir rester chez moi à écrire du matin au soir, à boire du café et manger du bon pain croustillant. J'ai de moins en moins de besoins matériels, je ne serai jamais un yuppie accessoirisé de gadgets sophistiqués. Juste enfilez des mots sur le fil des heures. C'est tout. Pourquoi sortir alors que le monde inconsistant est si transparent, au point que rien ne puisse se saisir ? Heureusement qu'il me reste l'amour tangible de mes filles et celui que j'éprouve pour elles.

Je n'ai plus vingt ans. Il y a une plage où je me trouvais à cet âge-là que je n'aurais jamais voulu quitter. Une petite plage du golfe de Valinco où une jeune américaine du Connecticut se promenait les pieds nus dans l'eau. L'image de notre étreinte emportée et sensuelle me revient régulièrement comme l'un de mes plus beaux souvenirs de fraîcheur et de jeunesse. Elle est repartie le lendemain matin dans un état désuni, en emportant avec elle ma gourmette en argent sur laquelle était gravé mon prénom. Pourquoi n'ai-je plus vingt ans ? Pourquoi n'ai-je pas été capable d'en profiter plus ? Que de temps parfois interminables où il ne passait rien et qui aujourd'hui combent mon âme de regrets amers. Il me faut bien admettre que le temps perdu ne pourra plus se rattraper et que c'est tant pis pour moi.

Bonne nouvelle. Mon oreille droite tend à rattraper la déficience acquise de la gauche. Je vous entends encore naturellement. Dans un avenir proche, il est possible que je devienne

réellement sourd. Mon père est mort d'une tumeur localisée non loin de l'oreille gauche. Etonnant non ? A force de ne plus vouloir entendre ceux qui ne sont pas capables de vous écouter, il est possible d'en crever. Moi, passé la mise en quarantaine, je n'ai pas encore de tuméfaction. Somatisation quand tu me tiens et Dieu sait à quel point tu ne me lâcheras pas. Je rentrais chez moi, le corps et l'esprit en paix en apprenant la bonne nouvelle de mon isolement et de ma renonciation temporaire à vivre. J'ai dormi d'un sommeil profond et j'ai rêvé que je pénétrais rageusement le vagin d'une femme inconnue, au point que mon éjaculation fut prodigieuse. Et je me suis levé, la torpeur dans l'âme. Et que cette journée m'est apparue belle avec tous ces gens qui cavalaient dans les couloirs, impatients qu'ils étaient de retrouver leurs intérieurs et pour certains leurs cercueils. D'autres seront morts ce soir et c'est très bien. Je me suis dit que j'allais les accompagner, somnolant sur mon canapé et écoutant, le casque sur mes oreilles défaillantes, l'éternelle sonate de Schubert en si bémol majeur. J'ai vu un tas de feuilles pourrissantes et mon corps en dessous se décomposer. J'ai ressenti le calme absolu d'un cimetière à l'abri des profusions. J'ai senti l'odeur âcre d'un cadavre entreposé dans sa morgue. J'ai goûté le ventre muet d'une jeune mère et j'ai posé ma tête sur sa panse réticente. Et les larmes déchirantes et les cris de détresse des survivants me sont arrivés en plein cœur. Alors, après une heure d'errances macabres, je me suis éveillé avec une conscience d'une clarté édifiante. Chaque chose et son contraire avaient pris leurs places et mes évidences m'apparurent dans la plus étincelante des lumières. C'est difficile à croire mais je crois avoir été heureux un long moment. Putain, j'en chiale !

La vie est longue et le temps passe si vite. L'inscription "exit" se profile dès lors à l'horizon. Profite bien jeune beauté indécente car c'est déjà demain. Ta peau diaphane finira par se craqueler comme un puzzle qui se défait de pièces en pièces. Et cet éclat lisse deviendra qu'un vague souvenir, du temps où de ta superbe tu ne t'imaginais pas vieillir. Alors voilà, je vais te prendre en photo pour immortaliser cette sublime carnation et cette allure orgueilleuse pleine d'assurance. Ce que tu peux être belle femme dans le rectangle de mon objectif. Juste le temps pour moi de te capturer dans la mémoire de mon boîtier. Clic et puis clac, tu es devenue sage mon image. Il ne me reste plus qu'à dérouler dans l'obscurité de ma chambre noire le négatif sur lequel tu figures. Pour combien de temps seras-tu encore la prisonnière docile de ma conscience ?

La nuit dernière, la rue Mouffetard donnait sur la mer. Cette artère a une place de choix dans mes chimères. Ce n'est pas la première fois que je la cherche. La nuit dernière, j'y ai croisé mon père adultère qui cherchait un médicament dans une échoppe. Une molécule miraculeuse qui aurait eu le don de désavouer sa mort annoncée. Il s'est contenté de me dévisager sans faire de commentaires. Alors ne sachant que faire sinon lui ressembler, j'ai cherché dans une rue perpendiculaire un studio où naguère j'avais connu une merveilleuse aventure. Elle était brune et son pubis noir mystérieux. J'allais de couloirs en escaliers pour la dénicher dans les clairs-obscur des chambres libertines. Elle n'était plus là. Envolée, disparue, enlevée par un autre. Un preux chevalier sur son fier destrier. J'espère qu'il aura fait de toi une belle épousée et une femme comblée. Palefrenier, je me suis résigné à partir de l'autre côté de la rue Mouffetard. La mer était belle et le sable chaud. Un couple en villégiature m'interpella. Pourriez-vous jeune homme nous accompagner au bout de la plage ? Mais bien sûr étrangers que je le peux. Il ne vous en coûtera que le prix d'un taxi

pour rentrer chez moi, dans mon refuge. C'est ainsi que j'ai quitté avec regret cette rue de Paris donnant sur ma nostalgie.

C'est bien cela la finalité de mon existence, tendre vers l'ignorance absolue et la suprême insignifiance. Je ne pourrai certes pas les atteindre parce que la perfection n'est pas de ce monde mais je vais quand même essayer de m'en rapprocher. Je vois l'ataraxie au loin. Ataraxie : nom féminin. Définition : quiétude de l'esprit que "rien ne peut troubler", absence de douleur morale dans les philosophies épicurienne et stoïcienne. Cela fait envie. A chaque jour suffit sa dose infime de purification. Plus deux cuillères à soupe d'Atarax par jour et l'affaire est en bonne voie.

Je vois votre frustration. Je vois votre envie souterraine d'autre chose. Je sens les frétillements de votre désir, sa soudaine indécision. Ses pulsations irrésolues vibrent par résonance dans le corps de mon instrument à cordes. Nos doigts se frôlent et semblent ne plus pouvoir se repousser. Stop ou encore ? Une question m'effleure la conscience. Et si j'étais en pleine identification affective ? Ne suis-je pas en train de vous prêter mes intentions ? Je veux dire, c'est quoi être sûr du désir de l'autre ? Un délire imaginaire, habillé d'empathie et bourré d'autosuggestion ? Je vous prie d'accepter mes excuses madame. J'ai pris ma vessie pour une lanterne ou l'inverse, je ne sais plus. Mais alors, dites-moi, que ressentez-vous ? Les compliments finissent par se bousculer dans mon esprit, que vous êtes est belle, ravissante, rare, sublime, et pourtant incapable d'une telle témérité dans la confiance. Je voudrais vous dire que je ne voulais pas de mon émotion, que je regrette cet égarement. Que je ne souhaite pas vous importuner, que je me veux respectueux, juste témoigner de ma vie sans histoire, de mon existence sans idées ni morale, si ce n'est celle que je m'impose comme un rempart contre la folie. Un homme sans qualités, nouvel épicurien dans l'âme, soucieux d'esthétique et de plaisirs raffinés, esthète qui s'entête à croire n'importe quoi de vous. Mais dites-moi, je vous en conjure, que ressentez-vous ? Non, ne partez pas ainsi en tournant la tête avec cette insensibilité affichée, je vous en prie. Faut-il que je vous implore les deux genoux à terre et les mains suppliantes dans le vide ? Pourquoi faut-il que vous me déchiriez un peu plus le cœur ? J'irais rampant dans votre sillage pour obtenir de vous un simple mot et je vous laisserais partir dans le ciel lointain. Coupez, on la refait. Bonjour madame, oublions quelques instants le rouge du code civil et baisons comme des bêtes insatiables jusqu'à l'épuisement. C'est bien aussi quoique moins romantique.

La solitude... La solitude obstrue chaque pore de la peau un par un. C'est une respiration qui s'épuise inévitablement et s'étouffe tout doucement dans son sommeil. C'est en même temps un engourdissement qui peut prendre une allure tranquille. Elle trace dans l'espace un chemin fait d'allers et retours, d'inclinaisons et de retenues. Elle sait où elle va, nulle part. Un univers sans frontières, sans interdits, où je puis être moi comme une question qui hurle sa réponse dans l'infiniment vrai. J'existe par moi-même donc je suis. Voilà un nouveau cogito d'une prégnance redoutable. Pourquoi je me sens si bien d'un seul coup ? Serais-je en passe de gagner mon immunité ? C'est agréable et si gratifiant de sentir de nouveaux retentissements dans son intérieur. Le petit garçon que je porte bouge dans mon ventre, il vit toujours et ne se décourage pas, malgré sa profonde solitude. Ce soir, je l'ai vu se tenir droit. Il est si fier de moi et de ce que j'essaye de faire pour lui. Pioupiou, petit oisillon maigrelet tombé du nid par inadvertance, vient de retrouver ses parents. Je

suis ceux-là, père et mère réunis en un seul Pierre. Je n'ai enduré toutes ces crises démentes que pour avoir la chance de ressentir ça de mon vivant. J'y suis arrivé, sans prétention ni nombrilisme, à cet instant unique. Voilà... j'y suis. Ce n'est pas terminé pour autant.

Les apparences sont si souvent trompeuses. Je ne m'attendais pas à une telle détresse et à une telle douleur. Et à une telle envie de douceur. Pourtant elle a l'air si froide et si imperturbable. A se demander de temps à autre si elle n'est pas complètement vide de sentiments. Son souci constant de bien paraître n'arrangeant en rien cette impression. Et voilà que cette nuit, m'invitant chez elle, je la vois verser quelques perles larmoyantes sur ses jolies joues. Il faut dire que son mari n'est pas un exemple de tendresse. Une espèce de brute arrogante dont la densité malséante n'aurait d'équivalence que l'épaisseur de son cynisme. Encore un homme qui a mal tourné. Dans la chambre conjugale, je suis étendu sur le lit. Elle se penche vers moi et oriente sa langue onctueuse vers ma bouche béante. Le contact de nos muqueuses est une explosion sensorielle d'une intensité jamais égalée dans la réalité éveillée. La chorégraphie de nos langues est un délice, savoureux mélange de sensualités éprises. De nos lèvres soudées, nous aspirons et expirons le même air de bien-être. Ce moment est malheureusement stoppé par l'intrusion inopinée de son mari. Vous étiez en train de vous embrasser demande le grossier personnage. Bien sûr que non, je lui faisais du bouche à bouche car il s'est évanoui sur le lit. Je préfère ça rétorque le béotien. Moi aussi, je préfère ça à toutes les inutilités du monde. Mais là, il me sera difficile de l'avouer à quiconque. Je vais garder le silence jusqu'au bout de ma nuit et stocker le souvenir de cette embrassade dans le labyrinthe de mon encéphale.

Noël sans papa. Mais où est-il donc passé ? Il n'est pourtant pas mort. Juste absent pour le week-end. L'absence, la mort, n'est-ce pas finalement pareil pour un petit garçon de cinq ans ? L'absent, c'est celui qu'on ne voit plus. Le mort aussi. Jusqu'à ce qu'il trépasse vraiment, j'ai endossé moi aussi le rôle du fils absent. Durant facilement douze à treize ans. Et lorsque j'ai refait surface pour lui signifier ma présence et celles de ses petites filles, il n'a rien trouvé d'autre à faire que mourir. Il l'a fait exprès, ce n'est pas possible autrement. Bien sûr, certains diront que la nature en a décidé ainsi. J'ai comme un doute, comprenez-vous ? Car à l'arrivée, c'est étonnant cette propension permanente à la disparition temporaire et définitive. Sa mort m'adresse-t-elle un message en particulier, porteur d'une signification implicite ? Cela mérite une longue et lente décantation.

Le bon sens voudrait que tout homo crétinus entretienne un rapport étroit avec lui-même avant de maintenir des relations resserrées avec les autres malvenus. Ce constat de désincarnation générale vient probablement du fait que beaucoup ne savent pas écouter leurs prochains. "J'ai raison, ergo sum un gros abruti" est le cogito par excellence chez les bouffons homogènes.

Demain, c'est le 24 décembre. J'ai intérêt à faire attention à mes abatis. Le 24, c'est le jour où l'on meurt chez les Petitjoseph. Ma grand-mère paternelle est décédée pendant le réveillon de Noël. La dinde n'a pas dû être joyeuse ce soir-là. Je n'aime pas les fêtes de fin d'année. Elles me renvoient inexorablement à ma tristesse d'enfant et au défaut d'unité familiale. Normalement, si tout se passe comme prévu, je devrais comme chaque année, en marge de l'arsenal habituel, produire une petite somatisation me permettant de rester tout

seul dans mon coin, à l'écart des fausses allégresses et des gloussements superfétatoires. C'est impressionnant ce qu'on peut s'ennuyer dans l'existence.

S'amuir devant l'Amour que peu d'élus sont capables de produire en ce bas monde. Ce sentiment de profond attachement qui implique don de soi et renoncement à l'intérêt individuel. Il n'y a pas de spectacle plus beau et plus émouvant. Des étoiles resplendent dans la nuit interminable et transportent avec elle la lumière de l'éternelle capacité d'aimer. Je viens de voir passer dans le ciel la comète de Halley et sa traîne de mariée. Et au loin, n'est-ce pas un méchant trou noir qui menace de tout ingurgiter ?

Ecoute-moi chérie. Un acouphène me parcourt l'oreille gauche depuis plus d'un mois. Un dérèglement de fréquence. Peut-être était-ce ma petite somatisation de fin d'année. Pas sûr. Il me reste à attendre quelques jours pour en avoir le cœur net. Meilleurs vœux de bonheur. A part ça, je ne vois vraiment pas ce que nous pourrions nous souhaiter.

Est-ce possible un tel état de délabrement ? Une telle déliquescence ? Une telle réserve de colère à peine contenue ? L'explosion est imminente. Charmant début d'année. Je n'ai jamais connu pire moment d'accablement moral. Et l'amour dans tout ce chaos ? S'est-il résolument envolé vers un territoire où je ne suis pas ? Mis en veilleuse à force d'obstinations aveugles. Le bonheur ne coûte presque rien mais vivre heureux à deux, c'est si compliqué à atteindre pour la plupart d'entre nous. Certains condamnés traînent derrière eux des boulets incurables. Dans quel état pourrai-je m'échouer pour ne plus avoir à supporter ? Un médecin va-t-il m'annoncer lundi qu'il ne me reste plus que quelques semaines à vivre, après avoir passé mon IRM cérébral ? C'est une solution comme une autre après tout. Si cela doit être la mienne. Plus forte que tout, plus forte que ma simple conscience vassale. Inféodée par la toute puissante psyché et son fidèle écuyer éclairé, l'inconscient. Impossible de lutter contre de telles forces obscures. Je capitule, je rends les armes, j'abdique. Puisque c'est vous les gouvernants, décidez alors pour moi de mon destin. Je m'en fous de vos impulsions. Je suis juste triste de penser qu'un jour mes filles ne pourraient plus avoir de papa et que cela pourrait être demain. C'est tout. Pour le reste, je me moque totalement de ce qui pourra advenir.

Le vent serpente entre les tombes, charriant une multitude de pétales rouges et noirs. L'amour s'insinue comme un courant d'air dans les moindres interstices des pierres tombales. A l'intérieur, les corps de nos aïeux se décomposent doucement mais sûrement. Aux instants de leurs disparitions, il ne restait déjà plus rien que nos sentiments et nos souvenirs. Et notre amour qui demeure pour le reste de nos petites éternités. Les stèles filiales nous rappellent à nos mémoires affectives. Les nuages s'amoncellent au-dessus du cimetière et prennent des formes querelleuses. L'orage dans mon cœur n'est pas loin, j'entends les grondements du tonnerre dans la voûte de ma cage thoracique. L'amour résonne dans toute sa splendeur.

Partir. S'absenter pour une durée indéfinie. Ne pas être certain de revenir un jour. Ne rien emmener avec soi, ni bagages, ni moyens de communication. Juste un peu d'argent pour se nourrir et son âme meurtrie. Etre seul vraiment est peut-être plus facile que de l'être à deux. Le poids de la fatalité est peut-être plus supportable que la pression d'une névrose toute-puissante. Elle me fait porter en permanence une camisole de force que je ne sais pas

défaire parce que les boutons sont dans le dos. Mais un beau matin, dans mon désert fertile en renaissances, tous mes sentiments de culpabilité pourront s'évanouir définitivement. Alors je me sentirai délivré des chaînes qui jusque-là m'enchaînaient. Ainsi, plus aucune névrose ne pourra m'atteindre. Je serai en haut de ma nouvelle dune l'homme le plus déchargé de la terre. J'aurai comme compagne une adorable poupée gonflable pour remplir mon isolement. Je l'appellerai mon Elisabeth. Elle sera au moins dévouée, à défaut d'être attentionnée et capable d'introspection. Je serai tellement bien à déambuler avec elle dans les sinuosités des oasis gorgées d'ombre et de lumière. Et le soir, je pourrai me détendre en posant ma tête sur son ventre docile et m'adonner aux rêves les plus fameux. Je serai si heureux. Oui, je ne vous ai pas prévenu. Elisabeth est le prénom féminin que je préfère. Si vous en connaissez une... gonflable de préférence.

En effet, une petite fleur candide a poussé dans ma boîte crânienne. Ses pétales sont kystiques et sa corolle charnue. Une vraie petite fleur sans l'ombre d'une malignité. Elle n'est pas totalement inoffensive puisqu'elle ne demande qu'à s'épanouir davantage. Ce n'est pas le lieu idéal pour croître ma jolie, tu serais mieux dans mon jardin. Un monsieur en blouse blanche a décidé de te cueillir le jour du Mardi Gras. Il cherchera sûrement à te détruire sans ménagement. Tu me laisseras malgré tout le souvenir de ta présence car de l'oreille gauche, je n'entendrai plus rien. Le doux fantasme de ne plus percevoir les bruits dissonants de la gesticulation imbécile et désordonnée. Ils me parviendront tout de même, atténués par une soudaine et irrévocable absence de stéréophonie.

Mon père a perdu le tympan de son oreille gauche. Une balle perdue durant la guerre d'Algérie. Il devait avoir une vingtaine d'années lorsque l'incident survint. Il vécut donc quarante cinq ans de sa vie en monophonie. Je vais donc le rejoindre dans ce qui fut son infirmité. Destinées étrangement parallèles. A la seule différence que mes deux filles sont de vraies sœurs et que j'ai su résister à la pression de partir après la naissance de la première. Voilà mon unique réussite et ce qui me différencie de lui. Je me sens en paix avec moi-même, à l'aube de cette intervention chirurgicale délicate. J'ai réussi à briser en partie l'atavisme paternel. Applaudissements et félicitations. Plus fort, je n'entends presque plus rien.

La dépêche tant attendue est tombée sur mon téléscripneur. Mon grand-père paternel n'a effectivement pas connu son père ! Ou si peu. C'était tellement évident. Deux années à peine séparent la naissance du premier et le décès du second. Mon grand-père, né à la sortie de la première guerre mondiale, a été élevé par sa mère et chouchouté par ses innombrables sœurs. Aucun de ses frères n'ayant survécu, soit morts en voyant le jour, soit tombés pour cette idée dérisoire de devoir défendre la Nation. Les femmes qui entourent et qui protègent. Point de salut en dehors de leurs assiduités rassurantes. Les Petitjoseph de pères en fils se ressemblent à s'y méprendre. Comment ne pas croire que les névroses et les obsessions descendent les générations ? J'avais du mal à l'entrevoir au début de mon analyse. Maintenant cela se confirme et devient incontestable. Je suis tous ceux-là et moi en même temps. La psyché se constitue d'images intériorisées qui agglutinent au fur et à mesure toutes les incongruités environnantes des ascendants. Je suis, nous sommes le résultat de ce jeu de construction sournois et constant.

Lucile peint pendant qu'Elise danse. Une peintre s'illustre et une danseuse étoile. Moi aussi, j'aurais aimé être un artiste. Je le suis un peu, à mon humble niveau, un auteur littéraire tout au moins. Une quinzaine de lecteurs, c'est déjà ça. Peut-être iront-elles un jour dans la lumière des projecteurs ? Les flashes crépiteront et les bravos feront se lever les foules enthousiastes. Peut-être pas. A quoi cela tient ? Elise danse avec grâce et légèreté pendant que Lucile peint avec détachement et dextérité. Continuez ainsi mes filles, aussi longtemps qu'il vous sera loisible de le faire. Et mon père chantait très honorablement dans les maisons de retraite. En plus de ses rôles d'acteur de théâtre amateur. Et pourquoi la vie vaut-elle ainsi la peine d'être déroulée ? Pourquoi quelque chose à la place de rien ? Il y a des fois où il ne faut pas trop se poser de questions inutiles.

J'ai senti qu'il allait m'arriver quelque chose sortant de l'ordinaire pour l'échéance de mes quarante ans. Me voici comblé dans mon pressentiment. Le mardi 28 février au matin, je serai anesthésié sur la table d'opération pendant que d'autres feront sauter les crêpes dans leurs cuisines. L'ordre de mission est clair : m'enlever coûte que coûte cette putain de tumeur bénigne qui s'enroule commodément autour de mon nerf auditif ! Pourvu que mon nerf facial fasse face. Il m'ennuierait de la perdre, même momentanément, la face, juste pour un petit bout de nerf démolé. Ne plus pouvoir sourire à mes filles m'affecterait beaucoup. Je ne voudrais pas qu'elles me perçoivent avec une paralysie de l'expression, même provisoire. Je souhaiterais qu'elles n'intériorisent jamais des images "anormales" de moi sinon celles d'un homme allant paisiblement sa vieillesse avec dignité.

J'ai finalement envie de vivre. Il ne faudrait pas que je prenne le prétexte de mon intervention chirurgicale pour oublier de me réveiller. Cela serait tellement lâche de ma part. Ma vie n'est certes pas une sinécure mais il y a de bons moments aussi, parfois, pas souvent. Deux raisons de vivre éclairent distinctement ma pénombre. Une croyance et un sentiment. Ma foi dans la psyché et dans l'amour. Je vais reprendre place sur le divan pour achever ce que j'ai laissé en suspens à la mort de mon père. L'écriture et les rêves sont une prison dorée dans laquelle je demeure captif. Je dois abandonner les formes complaisantes de ces manifestations et affronter plus en avant la réalité, aussi décevante soit-elle. Le cercle de ma vie n'est pas encore refermé, ce n'est pas l'heure de mourir, aussi fort soit le fantasme de vouloir partir vers le silence et l'oubli. Trois opus en forme de triptyque seront ces années de mon intimité et cette rencontre avec ma psyché, comme la description d'une transition entre deux mondes intérieurs. La fin de cette troisième partie sera sûrement plus exigeante et plus rigoureuse. Elle doit me mener à son terme à ma propre capacité d'aimer. Il me reste une quarantaine de pages pour y parvenir et un point final à frapper sur mon clavier. En attendant, je vais aller me reposer de mon acouphène et de ma sensation de vertige. Je vous souhaite de passer une bonne et longue nuit, pleine de rêves implicites, à l'abri des ardeurs hivernales. Au fait, j'ai dit sur le répondeur du portable de ma maman que je l'aimais.

Chère Elisabeth, je t'envoie cette lettre que tu trouveras dans une bouteille lancée à la mer. A la place de mon amertume, tu liras mon espoir dans ce qu'il me reste d'avenir. Tu sauras que je suis celui qui aura placé ma confiance dans ton cœur. Il te faudra parcourir les chemins pour me trouver et me démasquer. Cela ne devrait pas être malaisé puisque je me tiendrai en dehors de mon terrier, en pleine lumière. Tel un fruit mûr, tu n'auras plus qu'à me cueillir, me mettre dans ton panier et m'emmener dans ta maison secrète. Nous serons deux en chacun de nous. Mon rêve deviendra enfin réalité.

Que n'ai-je pas encore osé avouer ? En remuant une fois encore mes tripes, quelle noirceur pourrais-je une fois de plus découvrir ? Ou bien pourrais-je dès à présent accoucher de belles images ? Mon ventre sombre serait-il capable d'enfanter la lumière blanche ? Va-et-vient réflexif où mon vase clos devient communicant. Etes-vous prêts à recevoir mes lueurs rayonnantes ? Renaissance post mortem. Je reviens récemment des ténèbres pour remarquer les éclairs non obscurs de mon voisinage. Amour ? Tu es comme nous tous sorti des origines incertaines de l'univers et il est probable que tu disparaîtras en même temps que lui. Entre-temps, puisque tu fais partie du paysage, je n'aurai de cesse d'être un de tes plus fidèles serviteurs. Un digne représentant enfermé dans ses faiblesses et sa finitude humaine.

Moi, je ne veux pas m'absenter. Je ne veux plus partir. Je souhaite rester là, près de vous mes filles. Vous aimer en dépit de toutes les bassesses de l'existence. Papounet, Lulu et Lili s'enfonceront ensemble dans l'écoulement du temps.

Une poignée d'anges humains défilent devant mes yeux. Je me nourris ici et là de leurs sensibilités et de leurs suprêmes intelligences. Ils sont si rares et si précieux. Les projecteurs sont braqués sur leurs auras. Ils traversent les halos avec cette élégance si fabuleuse et si providentielle. Pendant que des anonymes parmi les ombres cherchent à creuser des sillons dans la terre pour trouver une singularité et un peu de vérité. Regardez, il y a une petite fille dans le caniveau. Elle n'a pas eu de chance, elle est pauvre et pourtant si belle. Et comme la pauvreté ne s'arrête jamais, à moins d'un miracle, l'humanité n'aura jamais connaissance de sa sainteté. L'autre jour, passant devant elle, je me suis demandé comment lui tendre la main ? J'ai trouvé consternant d'avoir à me poser la question. Demain, j'espère que je n'aurai plus à m'interroger et que spontanément, ma main se dirigera vers elle. Si je pouvais l'extraire des eaux boueuses et l'aider à devenir une princesse. La faisant aller d'une rive à l'autre, je réaliserai mon vieux rêve d'être un passeur.

C'est compliqué n'est-ce pas ? Non ? Vous trouvez cela simple ? Des fois oui. Il suffit à l'occasion de partager la même intention et se laisser porter par le vent irrésistible. Ah oui, vous avez raison. Sauf que toutes les intentions ne se partagent pas. Et il faut en plus avoir envie de la même chose au même moment. C'est plutôt rarissime non ? Moi, par exemple, je voudrais vous sucer jusqu'à la moelle. Ce n'est pas possible monsieur, il va vous falloir refouler votre pulsion. Et combien de temps vais-je devoir tenir dans cet état ? Aussi longtemps que votre pulsion de vie vous maintiendra debout. Je conçois mieux à quoi elle sert maintenant. Très bien, puisque c'est ainsi, je vais me donner la mort dans mon alcôve. C'est une solution comme une autre monsieur. Mais si j'étais vous, j'attendrai la prochaine fois. Ah bon ? Décidément, je suis cerné de toutes parts. Vivre est un refoulement permanent que ma pulsion de survie me fait supporter. Sans renoncations, il n'y aurait pas de vie civilisée, vous comprenez ? Ne vous plaignez pas monsieur, il vous reste les fantasmes et les rêves.

J'ai envie qu'il pleuve. Parce que le spleen s'accommode assez bien des larmes de pluie. A cet instant, il me remonte des souvenirs en ordre dispersé. C'est étrange, cent trente deux pages au total sans vous confier l'existence d'un troisième coup de cœur au premier étage d'un immeuble du cinquième arrondissement. Non loin des rues Blainville et Monge se trouve Cardinal Lemoine, un numéro pair de la soixantaine. La chambre des délices donne

sur la cour. Au contact de cette jeune femme, je n'ai jamais connu plus belle jouissance partagée. Je n'ai rien connu d'elle, je n'ai eu que le temps de l'éprouver nue dans ses draps éperdus. Et en une seule fois, j'ai tout reçu de son essence rosacée. Son âme sentait si bon. Alors que nous nous étions rencontrés lors d'une soirée dépravée, quelque part dans un quartier en principe peu enclin à la licence, je la revois au bout de la nuit marcher à quatre pattes, la croupe offerte à mon regard de voyeur impénitent. De là, je lui ai rendu visite dans son studio aussi bien pour accueillir son corps que pour me perdre dans les abondances de son âme. Et elle, sans réserves, elle a couché sa chair céleste sur ma venaison. Cette nuit dura combien de temps ? Je ne le sais plus, je garde la forte impression d'avoir perdu pendant l'étreinte tous repères de durée et d'espace. Attouchements et orgasmes grandioses. Le caractère inachevé de notre relation ne m'a laissé aucune amertume. Il n'y avait rien de plus à rajouter à cette nuit printanière. Ainsi existe-t-il dans le cinquième arrondissement de Paris, un triangle d'or qui m'a offert la plupart de mes plus vives émotions.

Vous connaissez l'histoire du quidam qui verse de l'eau dans un verre ? A vous de savoir si celui-ci est à moitié vide ou à moitié rempli. Et de là, patati patata et cætera... Moi, je n'ai pas d'opinion parce qu'il me semble que cela n'est pas nécessaire d'en avoir une. La peur est bien au-delà de toute représentation consciente. Si certains savent la dompter par quelques techniques appropriées, tant mieux pour eux ! Moi, je n'ai pas honte d'avouer que je vais me rendre sur le billard la trouille au ventre. Je n'ai pas l'étoffe d'un héros et je ne ferai jamais rien pour l'avoir. Plus que treize jours.

Vous dire l'amour. Vous dire à bientôt en espérant vous revoir. L'amour finalement, qui n'est pas une voie en extinction. Car je n'ai pas eu d'autres desseins dans ma brève existence que de le chercher et de m'en instruire. Même si ma voie s'assèche et qu'il me désole, j'espère renaître de cette braise qui me consume lentement et vous le dire de vive voix. Je n'ai de courage face à l'échéance que pour avoir l'insigne joie de vous faire partager encore le mien et de rentrer à nouveau en relation avec vous, traînant dans mon sillage mes offenses et mes impotences.

Votre bilan de santé ? Tout va très bien, vous êtes opérable. Quant au premier bilan de votre vie, je ne sais pas quoi dire. Il est vrai, vous n'êtes pas le mieux placé pour en parler. Je vais prendre la parole et vous le chuchoter. Il n'est pas resplendissant, je tiens à vous prévenir par avance. Voilà, je n'ai jamais pu entrer en relation vraiment avec vous tous. Toujours la sensation étrange d'être un étranger, là sans être tout à fait là. Impossible de me délier de cette inaptitude malgré mes nombreux efforts. Devant cette invalidité, j'ai tout de même obtenu quelques compensations bienheureuses. Je citerais volontiers ma femme, drôle souvent mais qui malgré cette agréable disposition m'épuise continuellement, deux filles admirables, une thérapie en forme d'aventure intérieure prodigieuse et quelques concubines notoires. Sans vous oublier mes écrits que je chéris autant que je me complais dans mes sombres pensées. Voilà pour l'essentiel. Cela résume bien mon parcours depuis mes premiers pas à Châtenay-Malabry. Voilà, je vais aller me coucher, mourir une fois de plus et me réveiller demain matin pour une journée supplémentaire. Mon grand-père paternel qui me disait toujours de ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Moi, je suis résolument content même si je réalise l'ampleur de tout ce que je pourrais encore accomplir. Avec un peu de courage et de chance.

Parfois le silence s'impose tant la stupeur l'emporte sur le découragement, tous les mots devenant superflus. Et là, je ne sais pas pourquoi, je me souviens de la fameuse citation d'un autre philosophe grec : on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Hérodote mais je ne suis pas sûr. As-tu seulement vu mon amour à quoi on ressemble après toutes ces années à vivre ensemble ? J'ai eu beau plongé mes mains dans le courant de la rivière pour retenir son débit, faire que le temps suspende son vol, j'ai échoué lamentablement dans la construction de notre amour. Il y a finalement des citadelles imprenables. Ô mon amour, je n'ai pas su. Ô mon amour, le temps nous a abattus en plein vol et nous voilà, sans parachutes, tombés à terre, blessés, définitivement meurtris.

Je suis prêt. A toutes les éventualités. Je suis en train de comprendre que j'ai encore quelques bricoles à réaliser. J'ai compris que l'essentiel a été entrevu. Pourquoi vivre soixante douze ans si quarante suffisent à apercevoir le strict minimum ? Rien ne servirait de jouer les prolongations. Je suis cet étranger, pareil à Meursault du fond de sa prison, qui peut consentir à une mort heureuse car le temps à venir n'existe pas. Il me reste six jours pour relire l'Etranger, un de mes premiers chocs littéraires.

Ne plus avoir peur d'elle. Cela commence par là. De quoi ne faut-il plus avoir peur en fait ? J'ai assimilé. Ne rien faire qui pourrait lui déplaire. Au cas où elle déciderait de m'abandonner. Mais aujourd'hui, je n'ai plus peur. Je peux être moi-même et tant pis pour les dérangements. Etre moi-même, c'est pas mal comme perspective. Je ne l'avais jamais vraiment envisagé. Il y a eu un avant et il y aura un après 28 février 2006. Bien des choses vont changer.

Je vous salue Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Et Jésus, le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort. Amen.

A quelques heures de l'exérèse, je me sens étrangement bien. Cela s'impose à moi comme une évidence insolite, moi le grand et légendaire hypocondriaque. J'en perds mon hébreu après que ma judaïcité ait été totalement effacée. Tant que ce n'est pas mon français. Quoiqu'il m'aurait plu de naître apatride. Simple citoyen du monde, de la terre. Sans nationalité et sans religion. Mais laissons-là mon manque d'instinct grégaire et mon peu d'adhésion théologique. Je m'éloigne de mon sujet. Cette détente que j'éprouve disais-je, si étonnante et si paradoxale. Il y a parfois dans la nature de drôles de renversements, incompréhensibles et inattendus. Celui-là m'enseigne que je peux être fort et courageux en dehors de toute volonté. C'est bien cela, je suis prêt. Autant à vivre qu'à mourir.

INTERMEDE HOSPITALIER



Tiens... une lueur de survie s'échappe d'un néon. D'où vient ce tube luminescent ? Attaché au plafond d'un couloir. Il y a de lumière donc probablement de la vie. Le corridor semble s'entortiller autour d'une grande salle également éclairée. Des femmes vêtues de blouses blanches s'affairent en son milieu. Je suis dans le royaume médicalisé des vivants, dans une salle de soins intensifs. La jeune femme qui pénètre dans la chambre a un visage angélique. Sur une échelle de 1 à 10, vous situeriez à quel niveau la douleur ? Je vous le fais entre 7 et 8 parce que c'est vous. Seulement voilà, ce n'est pas à un seul endroit que j'ai mal, c'est à toute la tête. Piqûres de morphine et voilà que je perçois la vie à 160 martèlements minute. Je sonne pour prévenir de mon dépassement de vitesse autorisé, un employé passe et regarde le moniteur. "Faites attention ! Certains ont été flashés à plus de 200, c'est le retrait du permis de conduire assuré." A défaut d'un ange, un gros con vient de passer, je suis bien chez les humains, me voilà définitivement conforté. Et c'est ainsi que replongeant dans ma somnolence, je me suis souvenu de ceux que j'avais laissés dans le tourment une journée entière. Mon épouse, une brave femme, dévouée et courageuse, qui n'écoute qu'elle-même et qui aurait mérité meilleur destin que celui de me rencontrer. Enfant, elle aurait tellement apprécié obtenir des marques d'amour filial avant de s'endormir. A la place, elle a reçu une éducation bourgeoise, de bonnes manières aseptisées et tant de convenances sûrement inutiles et ennuyeuses. Moi, je ne suis plus celui qui pourrait remplacer son père et sa mère, celui qui pourrait combler cette sécheresse affective ancienne. Malgré tout, je l'aime comme je peux. Ma mère, pauvre mère, qui avant que je parte à l'hôpital m'a étreint sur le trottoir devant chez elle, si fortement qu'elle devait penser que cela aurait pu être la dernière fois. M'a-t-elle seulement pressé dans ses bras aussi vigoureusement quand j'étais petit ? Elle aussi, je l'aime comme je peux. Est-ce une illusion où entends-je vraiment les murmures des infirmières dans la pièce à côté ? Chuchotements entrecoupés de sonorités étranges à la manière d'une symphonie contemporaine. Voici les notes de piano d'une sonate que je reconnaîtrais entre toutes. Intervenir sur les nerfs d'un crâne ouvert réserve des surprises étonnantes. Tiens... ma grande fille Lulu qui vient me rendre visite. Intelligente, volontaire, angoissée, émotive et talentueuse, peu enclin à manifester ses sentiments, d'une insolence qui n'a de semblable que son refus de l'autorité. Petite Lili, ordonnée, pragmatique, sensible et rusée, entreprenante et extravertie, qui n'a pas plus d'appétit qu'un moineau. Elles aussi, je les aime comme je peux. Et tous ceux et celles qui pareillement m'aiment comme ils peuvent. C'est ainsi que le 1^{er} mars au matin, dans un chaos cérébral indescriptible, je regagne ma chambre d'hôpital du dixième étage, la numéro 29. Se terminant par 9, forcément. Je suis mal orienté, je ne vois pas la basilique du Sacré-Cœur. Tant pis, j'ai trouvé tout de même le moyen de me réveiller après l'anesthésie et de ne pas avoir l'ombre d'une paralysie faciale après six heures passées sur la table d'opération. La vie va pouvoir reprendre son cours normal après une longue convalescence.

Je vais demander à changer de chambre. Bien que n'étant pas un assassin, je vais solliciter la numéro 21. Se terminant par 1, forcément. J'aurai ainsi une vue imprenable sur Paris, la tour Eiffel illuminée la nuit pour habiter mes insomnies. En admirant le spectacle, assis sur le rebord de mon lit, j'urinerai royalement dans le réservoir prévu à cet effet. Mon besoin naturel assouvi, je sonnerai le valet de pisse afin que ce dernier vide mon récipient et me rende mon urinal propre pour la prochaine fois. Il ne conviendrait pas de gâcher son maigre plaisir pendant cette période de douleurs affligeantes.

C'est l'heure de la sortie. Que dois-je emporter pour solde de tout compte ? Une surdité définitive et totale à gauche, une magnifique cicatrice qui fait le tour de l'oreille, des équilibres précaires qu'une kinésithérapie vestibulaire va se charger de réduire, une tronche en biais et une oreille en carton, une altération provisoire du goût, une thrombose veineuse à la jambe gauche et pour clore le tout, une grosse fatigue ! A noter une absence d'atteinte nosocomiale et quelques kilos laiss es sur les plateaux repas de l'assistance publique. Et dire qu'elle était bénigne la garce !

Bien. Et maintenant que je suis r evill e ? Tout est toujours comme avant. Plomb e sur le bord de la route qui traverse le désert, je n'ai plus envie de tendre la main. C'est comme  a, c'est tout. Pourquoi consentir à faire des efforts si je suis tout seul à les ambitionner ? J'ai comme un petit bouquet d'amertume dans la bouche et ne puis en vouloir à quiconque, même pas à moi-même. C'est comme  a, c'est tout. La probabilité de louper sa vie est si forte. Mon constat est rempli. Ma vie en effet va prendre une autre tournure. Laquelle ? Je n'en sais rien. Professionnellement, il est certain que je n'atteindrai jamais des sommets. Je n'ai pas de diplômes, je manque de temp ragement et je ne suis pas malhonnête. C'est sûr que je partais mal dans l'existence. Minable comme son père. Alors que me reste-t-il vraiment ? Faire des choses que j'aime. Je viens de ressortir mon appareil photographique pour exécuter des portraits en noir et blanc. C'est un bon début de renouveau.

Quitter provisoirement. Voyager à travers le vaste monde. J'étais de ceux-là avant que la routine vienne me terrasser. Jeune adulte de vingt ans, je partais souvent seul au bord de la mer. La chambre 44 d'un hôtel de Trouville donnait sur le large. J'y ai séjourné souvent, libre et solitaire, tel un oiseau marin trouvant asile dans le creux d'un rocher, après être revenu des  les de Jersey et Guernesey. J'étais de ces aventuriers, prêt à bondir à la moindre occasion vers des terres inexplor es. L'amour m'a immanquablement s dentariss e, l'amour m'a fait croire des choses qui m'ont retenu au port. Alors sur ma bitte d'amarrage, je me suis assis et depuis, les bateaux partent au gré de mon imagination. Je prends des trains inventés et des avions fictifs pour m' lancer dans l'immensément grand, dans l'extraordinairement beau, celui-là même qui m'a renvoy e quelquefois à mon humble et si modeste condition humaine. Repartir à quarante ans, il n'est pas trop tard. Pour peu que je ne puisse plus cesser d'écrire, il me faut voyager afin de ressentir davantage. Eprouver tous ces décors et ses corps en mouvement, de ceux qui vivent et s'épanouissent dans la lumière, pour saisir en mots ces instants exceptionnels et magiques où la grèce s'exprime. Tout le reste n'est que remplissage et désœuvrement, temps à occuper par des artifices et quelques autres subterfuges.

Je continue ma ballade. De petits pas pour reconquérir mon équilibre en petites phrases pour recouvrer l'envie d'écrire. J'ai encore des marches   gravir et des pages à terminer. Je dois avancer toujours, aller le plus loin possible. Je n'ai pas fini l'ascension en solitaire de mon sommet. Il me reste quelques paliers à franchir afin d'éblouir ma conscience par de nouvelles évidences intimes.

N'attendez pas. Soyez certains d'être encore là pour faire part de tout. N'attendez pas que la vie se referme sur elle-même inexorablement comme une huître esseul e et récalcitrante. N'attendez pas pour crier votre vérité et n'oubliez rien. Il serait dommage que la perle qui luit dans l'écrin de votre cœur reste à jamais coinc e et ne puisse  clorre à la

surface de votre peau. Je pensais à cela en voyant allongé sur une table ambulante un octogénaire silencieux et immobile qui attendait patiemment son tour de scanner. Mais peut-être avait-il déjà exprimé son amour et ses tourments passés, tant il avait l'air détendu à chaque extrémité de ses électrodes et de ses divers raccordements. Il avait l'apparence d'un homme en paix avec lui-même. Il semblait prêt, sans personne pour lui tenir la main au cas où la peur viendrait une dernière fois l'envahir d'effroi devant la conséquence inéluctable. En regardant de plus près, j'ai vu en dessous de sa blouse suinter une constellation de petites perles d'or et de lumière. Cet homme avait manifestement éprouvé beaucoup et exprimé l'essentiel du contenu intérieur de son existence. Je l'ai contemplé, non sans une certaine admiration. Son tour vint enfin. Le mien attendra un peu.

Un mot, un seul, pourrait-il effacer toutes les affres de l'angoisse ? Un mot magique, un antidote aux pouvoirs apaisants. Un mot oui, à la sonorité vraie, qui puisse résonner dans toutes mes petites cellules. Un mot qui soit en même temps une attitude profonde et bienveillante. Toi, l'autre, peux-tu me délivrer un mot qui soit conforme avec ta conduite et me confère la tranquillité et le bien-être ? Tu sais, l'émergence de mes angoisses est si dépendante de toi. Seul, je n'arriverai pas à les faire taire. Je souhaite de tout cœur te rencontrer, Amour. Il y en a tellement qui ne savent pas ce que ce simple mot signifie au quotidien. Il y en a tellement qui souffrent de déviations obsessionnelles.

Personnage abstrait. Suis-je pour moi-même demande le substantif à l'adjectif ontologique. J'ai bien peur que non. Ah bon ? Seul devant mon écran, suis-je à ce point sans consistance ? Le manque d'amour conduit à l'abstraction a dit le vieux et néanmoins vénérable sage de la peuplade. Oui, mais moi, de l'amour, j'en ai des réserves plein mes bajoues. Oui, mais cela ne suffit pas, vous l'aurez compris. Seul un sentiment partagé rend concret et vous donne cet aspect si remarquable. Là, vous êtes transparent comme l'eau claire qui coule dans les rus des hautes montagnes. Inutile et passant, autant que les marins arpentant les ports, qui cherchent à écouler leurs amertumes dans les écoutilles des femmes dévoyées. A ce point-là ? Oui et ce que vous ne savez pas, c'est que cette nuit, il y aura du mépris, de la méchanceté et beaucoup d'autres cocktails à base de cruauté pur concentré. Mais il ne servirait à rien de vous inviter au spectacle du monde, vous le connaissez bien. Vous n'avez pas passé douze ans sur un divan pour rien. Observer, décortiquer est devenu malgré vous une seconde nature, difficile de vous raconter des histoires, de vous voiler les réalités intérieures. Élémentaire mon cher Jung. Voilà, il ne vous reste plus qu'à attendre. Sinon, si vous voulez prendre de l'avance dans les formalités, vous pouvez contacter le croque-mort de votre circonscription.

C'est vrai que je suis un peu pathétique comme être humain. Je me souviens d'une femme qui était ma responsable hiérarchique et qui disait de moi que j'étais un homme attachant. Et ce n'est pas la seule. C'est vrai, mendiant je passe mon temps à quémander un peu de réconfort partout où je m'insinue. S'il vous plaît, un peu d'humanité pour tenir jusqu'à ce soir. Je comprends que vous n'êtes pas là pour cela, que vous avez un travail à accomplir, une mission à effectuer, de l'argent à gagner et pas de temps à perdre. Je suis pitoyable, je vous prie de bien vouloir accepter mes plus sincères excuses. Les gens inaptes comme moi devraient être mis à l'écart de la société robotisée. J'ai oublié de perdre certains caractères propres aux humains au profit de comportements mécaniques performants. A cause de ma névrose, j'ai raté le train de l'automatisation des attitudes actuelles et les

techniques psychologiques qui permettent la déconnexion avec l'humain. Bah zut alors, je ne serai jamais un surhomme.

Bon, une convalescence, c'est bien pour écrire. Je n'ai globalement rien d'autre à faire. Cela me donne un aperçu de ce que vieillir doit être parfois extrêmement pénible. Seul et invalide ne peut pas être une fin de vie digne de ce nom. Bien sûr que beaucoup n'ont pas d'autres choix que de la subir. Mais tout de même, il y aurait plus de dignité dans les cimetières d'éléphants que dans nos mouvoirs spécialisés dans l'acharnement thérapeutique. Cela doit faire partie de l'utilitarisme économique ambiant dans les pays dits développés. Plus les agonies sont longues, plus elles rapportent. Humanité est en fait devenu un drôle de mot dans nos civilisations modernes, limite une ineptie grossière.

Qu'est-ce qui m'a pris ce jour-là d'exhiber ainsi mes parties génitales au regard des infirmières médusées ? La question a le mérite d'être posée. Je les revois toutes les deux faire irruption dans ma chambre alors que je regardais la télévision le sexe à l'air libre. Ce qui pose question, c'est que je n'ai eu aucun geste pour couvrir ma nudité et qu'il m'est apparu naturel de rester de la sorte. L'infirmière Da Silva, d'un physique plutôt agréable, me fit remarquer qu'elle avait sa pudeur et qu'il était indécent de se présenter dans sa plus simple expression. Je fus alors convaincu de son propos pendant que l'infirmière Traoré, d'un physique tout aussi plaisant, profitait du spectacle sans l'ombre d'une protestation. J'ai voulu me montrer, dire par mon corps que j'existe et par vos yeux susciter votre désir. Je ne suis pourtant pas d'un naturel exhibitionniste. Mais là, dans le contexte, je dois avouer avoir éprouvé une incontestable satisfaction. Le résultat anecdotique fut quant à lui divertissant. Da Silva, la catholique portugaise, ressortie offusquée pendant que Traoré, l'africaine sans tabous, sembla marquer un intérêt. Il faut dire qu'à cet instant, ma verge était tout à son avantage, tendue et raide comme un barreau de chaise.

Ce qui est difficile dans cette suite opératoire, c'est de devoir désormais écouter mes musiques préférées en monophonie. Ce qui est agréable dans cette suite opératoire, c'est de me dire que je peux encore entendre mes musiques préférées d'une oreille. Vous qui m'escortez dans la plupart de mes écrits. Ce serait un drame de perdre l'audition restante. J'espère que l'oreille droite va tenir la distance. Je vais la chérir, l'entretenir, la dorloter comme une pièce de musée. Rien que pour elle, je vais devenir un maniaque, un toqué obsessionnel traquant le moindre signal de détresse. Me voilà vestale de mon organe auditif.

Le ciel bleu est toujours aussi joli et ma rose blanche aussi. Et que penser de Félicie. Rien. Il n'y a pas forcément quelque chose à en dire. A l'inverse de ce que pourrait laisser croire la chanson. Il n'est pas nécessaire d'avoir un avis sur tout. Il serait qui plus est assez agréable de ne pas avoir d'opinions du tout. Sauf de dire l'essentiel au moment où il doit être exprimé. Montrer, extérioriser ses sentiments en toutes circonstances et révéler les conclusions de ses mûres réflexions que sur invitation des demandeurs. Pour le reste, silence. Parce que parler de la pluie et du beau temps peut tenir des heures entières et que cette durée gâchée ne sert vraisemblablement aucune cause. A moins que discourir des horaires de train et des encombrements sur la route procure un semblant de remplissage, là où il n'y a probablement que du vide existentiel et une angoisse intolérable de le ressentir.

Etre ou ne pas être ? Vivre ou ne pas vivre ? Franchement, après avoir eu le cerveau aéré pendant six heures, mais qu'est-ce que je m'en fous ! Devenir quelqu'un. Ah oui ? Quoi ? Pitié, tout mais pas ça ! La plupart sont si irresponsables, si malhonnêtes, si abjects. Une petite gerbe pour les grands imposteurs de ce monde immoral ? Je vais m'empresse de reprendre un peu de dérision pour la gourmandise et de l'indifférence pour mon régime permanent. Peut-être irais-je jusqu'à me densifier en folie ordinaire et agrémenter mon quotidien par des assortiments d'ironies saignantes et de franchises fraîchement cueillies. Vous imaginez le tableau ? Le premier tocard venu, genre un adipeux de banquier qui vole aux pauvres pour engraisser les riches, je le pulvérise en une seule fois et je le finis à l'after eight pour que son obscénité explose dans les locaux de son agence. Arrête, tu te fais du mal. Ce n'est même pas la peine. Le combat est inutile et vain. Parce que derrière l'arbre se cache la forêt de l'instinct grégaire, toujours et encore lui. Tu auras toujours tort parce que tu t'es résolument rangé du côté de l'humanité des indigents et des nécessiteux. Et ton projet est de finir comme eux. C'est la plus belle chose qu'il te reste à réaliser.

Ne perds pas de temps, ni d'énergie en batailles futiles et retourne dans les grands fonds à la conquête du sens, là où rodent des créatures étranges et pacifiques, des monstres sanguinaires, des ogres affamés et des sorcières disgracieuses, des licornes ailées et des princesses ravissantes. Redescends vers ces figures et ces endroits symboliques où prend racine l'écheveau de ton commencement. Je reviens mes rêves pour vous investir et prendre de vous tout ce que je pourrai saisir à nouveau de vos contenus. Abandonne définitivement toute forme de rancœur et de haine. Que la force soit avec moi, joke !

Pourquoi fallait-il qu'Anna meurt à la fin du film ? Je n'ai jamais connu terme d'une fiction plus navrant que celui-ci. J'en veux au réalisateur et psychiatre espagnol. Anna doit vivre puisqu'elle aime un homme qu'elle attend. Cet homme faisant tout pour la reconquérir. Ils doivent être heureux ensemble, forcément. Après leurs retrouvailles, les amants du cercle polaire auraient dû faire l'amour toute la nuit jusqu'au lever du soleil. Et ainsi de suite toutes les autres nuits de leurs existences. Rien ne devait contrarier les palindromes Anna et Otto dans la réciprocité de leur amour authentique et éternel. Surtout pas la mort accidentelle. Il faudrait peut-être arrêter de faire croire que les vrais amours sont voués à l'échec rapidement et faire valoir que certains peuvent durer dans le temps. Quelle douleur abominable de voir Otto dans les yeux d'Anna expirante.

Alors voilà ce qui nous reste. Des succédanés de l'Amour. J'espère seulement que nous ne serons pas damnés pour ce que nous n'avons pas su réaliser de sa magnificence. Imaginez avec terreur que ce soit un motif de condamnation aux peines de l'enfer. Nous allons être pléthore de postulants à nous retrouver au coin du feu. Ah vous aussi ? Pas de chance et ce, malgré une ténacité exemplaire, je vous l'accorde. Il aurait seulement fallu soigner votre psychorigidité madame. Et vous monsieur ? Pensant tout réussir, j'ai tout raté. J'étais sur tous les fronts, un peu en chaque chose. Un peu mari, un peu amant, un peu papa et beaucoup occupé par mon travail. Je suis mort d'un infarctus et finalement, personne ne m'a vraiment regretté. Je croyais avoir tout pour moi et ne pas avoir à réfléchir, ni à ressentir. Juste à me laisser porter par le courant. Et puis devant la commission d'appel, le verdict a été sans ambiguïté. Ersatz bon pour l'enfer. L'indulgence n'est accordée que si vous avez essayé de le découvrir sans cesse chaque jour de votre vie, en mettant tout en œuvre et

même si vous ne le trouvez pas. J'ai mes chances alors d'atterrir au paradis, je vais garder le cap sur ma bonne espérance.

Je suis sorti dehors. Je n'ai croisé personne. Je me suis rendu à la boîte aux lettres. A l'intérieur, il y avait des prospectus et des journaux publicitaires. Aucune lettre, aucun courrier nominatif. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai pensé. Une semaine entière sans correspondances et si vous ne vouliez plus de moi, si je ne vous intéressais plus. Je suis rentré dedans. Je me suis rendu à mon ordinateur. L'icône du courriel était toujours désespérément vide. Pas étonnant non plus, moi qui n'ai jamais su entretenir mes relations. Le compte est vite fait. La plupart de mes vieux amis sont ceux de ma femme. A ne faire que passer, il est normal de vivre avec une impression persistante d'isolement. Surtout, il serait malvenu de me plaindre. Je ne sème pas très bien. La récolte ne peut pas être bonne. Tout cela provient sûrement de l'ancien temps où je regardais les autres vivre ensemble sans oser les déranger. En quoi étais-je un enfant si étrange et si différent, au point de ne pas être désiré dans leurs jeux ? Déjà ma mélancolie et mon mutisme relatif devaient rebuter les plus entreprenants. Mais avec le temps, certains et certaines auraient peut-être apprécié rester en contact. C'est moi qui ai pris la manie de ne pas donner suite. A force de ne jamais être invité aux anniversaires. Je vais faire des efforts en cette fin de vie.

Hier soir, comme des tas de soirs, je suis entré dans ma chambre pour aller me coucher. A l'heure tardive où je pénètre dans cette pièce, elle est déjà plongée dans la pénombre. Les volets ne sont jamais fermés, seuls les rideaux en coton épais sont tirés. Ce qui me permet de me faufiler sans faire de bruit jusqu'à ma place réservée dans le lit. Je dors à gauche, près de la fenêtre. L'habitude. J'apprécie cet instant délectable où mon corps se glisse dans les draps et s'enroule dans la couette pour se réchauffer. Puis je regarde les rideaux éclairés par une lumière douce et faible. Et j'imagine des choses avant de m'endormir sur le côté droit. Trente cinq ans d'habitude. Depuis que ma grand-mère paternelle m'a dit un jour de toujours chercher le sommeil le foie contre le matelas. Et pour une raison que j'ignore, hier soir, j'ai décoché avant de fermer les yeux un large sourire qui dura bien quelques secondes. A qui ? A quoi ? Je ne saurais le dire, le mystère reste entier.

Quoi ? Sans pourquoi ni comment. Juste quoi. Je vais me tenir coi quelques temps et vous répondrai toujours : quoi ? Ne sachant ce qu'il est possible d'en attendre. Presque rien encore, des bribes parfois. Et de ce vide je devrais renaître. Si de respirer je continue sans une interruption. Ai-je seulement l'envie de poursuivre ? Sur une échelle de 1 à 10, vous la situeriez à quel niveau votre envie ? Entre 2 et 3 parce que c'est moi. Et je ne plaisante pas. Mais pour vous, peut-être pourrais-je m'appliquer jusqu'à 4. Comme un sursaut, une bouffée d'oxygène qui ne tiendra que le temps d'un désir. Faut-il que nous nous entendions un peu ? Les soupirs de plaisir suffiront-ils à entretenir le souhait de se revoir ? Puis se séparent sans se dire pourquoi ni comment. Parce qu'il n'y a presque rien à déclarer. Alors quoi ? Je monte sur ma falaise et je contemple la mer. De frêles embarcations glissent sur les moutons. Un capitaine m'envoie un signal de détresse de la main. Quoi ? Je ne peux rien pour lui. Sa volonté est finalement de se perdre dans les profondeurs, son navire disparaissant sous les sommets écumants. Sa chienne Olga est restée au port, elle sera triste ce soir d'apprendre la nouvelle. Quant à sa fiancée qui vient de le quitter, elle ne versera même pas une larme. Quoi ? Sans importance me dit-elle. Que faisons-nous là ? Nous passons me répond-elle et il n'y a pas de règles du jeu. Ah oui dis-je, chacun son rapport à

soi, son intimité, sa conscience. En attendant, que faites-vous ce soir ? Puis-je vous inviter à déguster deux doigts de porto et vous caresser les lèvres pendant des heures ? Histoire de combler le temps par quelque chose jusqu'à demain matin. Oui me dit-elle. Dans la chambre de stupre, j'échange avec mon inconnue de chaleureuses cordialités à pleines mains. Pendant que l'alcool coule à flot dans les trachées. Oublier et s'oublier. Et demain, la question reprend pleinement son droit. Quoi, au fait ?

Je te vois là, vauté sur ton fauteuil, l'air si accablé. Ce que je vois, c'est un homme découragé, au bout du rouleau de parchemin. C'est toi mon fantôme ? Dis-moi mon spectre, que peux-tu dire de moi à cette heure nocturne ? Laisse-moi réfléchir quelques instants, la question n'est pas simple. Gentil, attentionné à sa manière et dévoué assurément. Un homme de devoir en somme, tendance sacrificatoire. Tout bonnement masochiste. Oui, je suis d'accord avec toi mon hologramme. Cela enrichit un peu plus ce que vous pouviez déjà en penser les uns et les autres. Reviens quand tu veux pour de nouveaux flashes d'informations.

Moi, oui moi, il y a une question que je me pose. A laquelle bien évidemment je n'aurai pas de réponse. Mais tout de même, ce n'est pas une raison. Alors voilà, pourquoi moi, oui moi, je souffre d'une névrose d'angoisse alors que mon voisin souffre d'une névrose obsessionnelle, que ma voisine frise la névrose d'hystérie et que j'en connais une qui excelle dans la névrose phobique ? Pourquoi cette très jolie femme en est-elle venue à l'automutilation et celle-ci à l'anorexie ? Quelle est cette configuration particulière qui fait que tout se détermine dans une direction plus que dans une autre ? Il faudrait pouvoir remonter en arrière la bande du film et distinguer les images à partir desquelles l'accident de parcours est survenu sans s'annoncer. Discerner ces quelques secondes où tout bascule confusément, où le ver entre dans le fruit insidieusement et prend ses quartiers d'été pour quelquefois ne plus jamais ressortir. Le voilà, il vient de s'installer dans cette petite fille. En contrat à durée indéterminée, le lombric de la névrose va faire éclater sa domination tyrannique. La pauvre enfant, elle va être érodée de l'intérieur et vidée d'elle-même. Corrodée jusqu'à ce que sonne l'heure de la libération. Des années et des années à attendre une possible délivrance, qui ne viendra probablement jamais et qui prendra malgré tout fin à l'instant du repos définitif. La consolation est emplies d'écœurement, n'est-ce pas ? Je prends conscience que ma seule vie aura été une existence au rabais, diminuée et restreinte. Est-ce mieux que rien ? Est-ce moins bien qu'une vie comme les vôtres ?

00:01. Déjà demain. C'était hier pourtant. Pas plus tard qu'il y a une heure. Tel le taureau dans l'arène, je viens de subir le dernier assaut de la toréador. La dernière banderille vient de mettre asséner avec une violence inouïe. C'est bon, elle va pouvoir se pencher sur mon corps défait et me découper les testicules et les oreilles. Et les brandir devant la foule en délire des tueuses nées. Un homme de plus mort au combat et que la mante religieuse avait au préalable transformé en larve. Au moins, l'épreuve est terminée et se solde par un échec cuisant. C'est peut-être le moment ou jamais de passer à une autre histoire. 00:19. Vivement la clarté de demain.

Que vais-je faire désormais de ma piètre vie ? C'est qu'il en faut de l'envie et de la bravoure pour renaître concrètement. Il faut que je passe mon permis de voiture, il faut que je m'oriente à nouveau professionnellement et que je trouve un peu d'amour. Ma tristesse

présente est si vaste et si intense qu'elle annihile tout désir. Et pourtant, si je ne veux pas finir dans le caniveau, il va bien falloir que je relève la tête et que je fasse face aux adversités. Juste pour que mes filles aient toujours des vacances au soleil et que l'air qu'elles respirent soit parfumé d'essence de roses. Aujourd'hui, il faisait beau. Alors je me suis assis sur un banc public, là où normalement les amoureux se bécotent et où les pigeons défèquent, et j'ai laissé les rayons du soleil me réchauffer le visage. Je me suis senti confiant dans mes possibilités. J'ai confiance en moi. Mine de rien, faut-il que je me le rappelle, j'ai encore trente deux ans à vivre. De ressorts vitaux en énergies insoupçonnées, je vais devoir puiser dans mes réserves pour préserver une nouvelle fois la décence de mon existence.

J'adore le soir du septième jour de la semaine. C'est le moment que je préfère pour écrire. Tout est paisible, la journée a été normalement consacrée à Dieu et au repos dans mon monde chrétien, c'est à dire au silence et à la contemplation. Lorsque la nuit tombe, les bruits dans la ville se délitent au fur et à mesure pour se retrouver encore plus amoindris dans l'intérieur des habitations. Généralement, personne ne crie le dimanche soir dans les chaumières. Tout est tranquille, comme un calme avant la tempête. Moi, je prends place sur mon fauteuil et je m'imprègne de l'atmosphère environnante. Je me laisse aller à quelques confessions. Il est dommage que ma muse ne soit plus au rendez-vous pour les recevoir. J'aimerais tellement ravoir une inspiratrice fidèle à laquelle je pourrais dépêcher mes états composites chaque dimanche soir. C'est une sensation si satisfaisante que de se sentir proche par une sensibilité analogue. Je suis en manque sérieux de connivence et de douceur. Toutes ces femmes engluées dans leurs préoccupations conjugales et si peu réceptives. Sur les poignées de leurs appartements, il est marqué "Pas disponible avant la rupture du contrat de mariage". C'est navrant tout ce temps qui se perd en futilités et qui désespère devant tant d'obligations. La recherche du plaisir asexué n'a plus ses lettres de noblesse. Si les liaisons plaisantes pouvaient se représenter au printemps de ma renaissance, je suis acquéreur. Au cas où l'une d'entre vous se proposerait, prière d'envoyer une lettre de motivation à l'auteur qui fera suivre... Discretion assurée.

J'ai un sentiment oblatif envers vous. De là, il me prendrait aisément l'envie de devenir un oblat. Un laïc au service d'un ordre religieusement humain. Faire don de soi avec générosité et désintérêt, du moi de mon être par l'introspection. Ce que je ne manque pas de faire depuis maintenant un grand nombre de pages. Pour cette mission, pas la peine de prononcer les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Je ne pourrais de toute façon supporter aucune d'entre elles de manière définitive. Je n'envisage l'indigence que sur le tard, à la surface de mon désert. Je n'imagine pas cesser de disperser mes gamètes à tous les vents, même les plus contrariants. Et je ne me sentirai jamais soumis à des maîtresses autres que mes propres instances dirigeantes. Il n'est pas obligatoire de subir des privations pour faire preuve d'humanité.

Un chat noir parade dans le confessionnal du psychothérapeute. En voici un qui n'est pas superstitieux. Voilà qui me paraît cohérent avec la fonction.

Revenez vite mes rêves. Vos images sont si imprécises depuis mon ablation. Sans vous, je ne sais plus où j'en suis. Je suis perdu dans la nuit, je ne dors plus. La nuit dernière, je fus parcouru par des spasmes qui m'endolorirent l'abdomen et le dos. Impossible de fermer les deux yeux jusqu'à 4h30 du matin. La crise d'aérophagie dans toute sa splendeur.

J'ai quitté la chambre du premier étage pour le salon du rez-de-chaussée où dans la plus extrême solitude, j'ai pendant deux heures exécuté avec brio une série de rots du do mineur au do majeur de la gamme. Sous la veilleuse halogène, j'ai allumé la télévision pour constater que la nuit, ce n'est pas mieux que le jour. Aucune image à laquelle se raccrocher. Rien pour se sentir moins seul. Sur une chaîne cryptée, une jeune femme paraissait ne pas sucer machinalement que de la glace. Sur une autre chaîne, abandonné au fond d'un bar de nuit d'Istanbul, un homme devant un verre d'alcool semblait réaliser la pesanteur de son isolement, le regard rivé vers les imperfections du sol. Sur une autre, des politiciens débattaient d'un sujet de société en se coupant régulièrement la parole. La discourtoisie, l'incivilité s'invitent régulièrement dans les foyers par petits écrans interposés. Et sur cette autre, un orphelin roumain attendait dans sa prison spécialisée d'hypothétiques parents. J'ai trouvé tout cela très affligeant et j'ai eu envie de vomir. Alors j'ai finalement éteint la télévision et je suis retourné me coucher. Je préfère nettement les images de mes rêves à celles déplorables du monde dégénéré.

Ce soir, je suis dans ma vie pour presque rien. Le désert à portée de mes mains. Seul dans un univers dépeuplé, je me sens envahi par une inextinguible désolation. Plus envie de rien et pourtant. Mon amour s'est éteint et ma psyché s'est éclipsée. Il ne me reste plus que ce face-à-face avec moi-même et cette liaison permanente avec mon vide intérieur. Je supporte cette situation plutôt bien, je veux dire avec un niveau d'angoisse très acceptable. Voilà une étape importante dans le lent processus de mon dénuement interne. Si je pouvais affirmer dès ce soir que le plus dur est passé et qu'aucune crise ne pourra plus me rattraper. Je vais avoir l'audace d'y croire et je verrai bien demain. Une envie persiste de te dire mon néant que je viens de poser mes valises dans ton espace et que je vais occuper dès à présent mon nouvel habitacle avec sérénité. Oui, je comprends ta surprise. Moi non plus, je ne m'y attendais pas vraiment. Nous allons essayer de cohabiter en harmonie, quitte à ne faire qu'un à l'arrivée. Bienvenue chez moi.

Regarde-toi dans le miroir. Tu vois ce que je vois ? Non ? Normal. Approche-toi un peu plus du reflet. Ce n'est pas à l'image de réfléchir, c'est à toi. Tu comprends ce que j'insinue ? Toujours pas ? Normal. Ce n'est pas le moment de remettre ta mèche futile. Je ne suis pas agréable ? Ah oui, normal. J'ai pris de nouvelles rides aux coins des yeux, c'est ça ? Non là, tu n'y es pas du tout. Moi, je parle de ce qui est en dessous. Tu m'emmerdes avec mes dessous. Normal. Nous n'envisageons plus grand chose ensemble et c'est très bien. Nous nous le rappelons fréquemment, cela évite d'éventuels malentendus. Et si nous prenions un chien pour notre avenir ? Moi, j'aime bien les king-charles. Tu te souviens, nous nous étions promis de fuir au cas où. Comme quoi les promesses ne tiennent jamais après l'amour. Alors nous voilà vingt ans après, à se reprocher tout sans une chance de se rapprocher. Et tous les jours heureux se sont définitivement effacés. Normal, ça tient que très rarement.

Je voudrais bien frôler les touches du piano et contempler son cœur en larmes. Toucher sa sensibilité à fleur de peau, dans la fleur de l'âge. Manque de pot, je ne sais pas jouer de l'instrument. Je vais alors lui réserver mes meilleurs mots comme un bouquet de roses enflammées. Si seulement je pouvais l'émouvoir, faire jaillir une émotion. Si seulement c'était possible. Cela ne dépend plus de moi.

Ces journées qui s'étirent péniblement jusqu'aux soirs. Où il ne se passe pour ainsi dire rien. Je viens d'en dépenser une de plus. Qu'ai-je fait aujourd'hui ? J'ai mangé, je n'ai pas oublié de respirer et je suis resté dans mon canapé à observer la pluie qui tombait drue sur la table de jardin. Il a fait gris toute la journée dehors. J'ai écouté d'une oreille distraite de la musique et je me suis abîmé les yeux sur le moniteur de l'ordinateur. J'ai pris un bain léthargique à 39° et j'ai ensuite retiré avec application les peaux mortes autour de mon autre oreille cartonnée. Je suis triste pour elle. La pauvre, elle a été emmurée après avoir été sacrifiée. Son conduit a été bouché par de la graisse prélevée de mon ventre. La voici condamnée à ne plus exercer que sa fonction ornementale. Bien que n'ayant plus de tumeur menaçante, j'ai du mal à digérer le résultat. Pas le moral, c'est tout.

Il y a dans les labyrinthes des chemins qui mènent jusqu'à des impasses. Alors que l'issue semblait se dessiner au loin, un mur se dresse infranchissable. Impossible de s'échapper par-là. Combien de temps vais-je rester dans mon dédale ? Au-dessus, le ciel est dégagé et le soleil fait enfin son apparition. Je vois des oiseaux séparés voler de leurs propres ailes. Ils virevoltent et planent, le cœur désengagé et l'esprit désinvolte. Moi, la taupe, je suis en dessous, perdu dans mes enchevêtrements, incapable de voir la porte de secours. Elle doit bien être quelque part, dissimulée au détour d'un lacs. Je ne parviens pas à localiser ce passage vers la piste de décollage. Mais je ne désespère pas un jour d'arriver à prendre un envol même fugace. En partance vers une douce et admirable sensation d'affranchissement. Moi aussi, je tournoierai dans les airs, entre deux petits nuages opalins. Et je me laisserai porter par l'air de l'émancipation aussi longtemps que je pourrai garder mes élytres déployés. En redescendant sur le sol, je reprendrai les rênes de ma mission. Objectif : ma désertification intérieure.

Je regarde le ciel et son bleu dans l'âme. Je demande au soleil que ses rayons s'orientent à nouveau vers moi et qu'ils me transpercent de leurs particules lumineuses. Lumière, dis-moi, suis-je toujours en vie ? Puisque je suis toujours là pour te recevoir, je me répons par l'affirmative et acquiesce d'un mouvement de la tête. A l'évidence, un besoin de me rassurer. Est-ce que je ne vous apparais pas un peu diminué, malgré tout ? La nuit dernière, après un accident de transporteur intergalactique, ma jeune promise me laissait seul avec mes contusions et mes infirmités. Ce n'était qu'un rêve apparemment.

C'est pénible tous ces gens qui s'entretuent à l'entrée des rames. C'est laborieux de se frayer un chemin dans le gras de ces masses informes et déplaisantes. Je ne supporte plus la plèbe, elle me fait horreur. Cette odieuse suffisance qui l'entoure m'incommode. Je ne peux plus voir cette foule immonde. Il faut que je me trouve un petit boulot en retrait de l'agitation collective et que je cesse définitivement de croiser ces hardes d'individus si peu éduqués. Rien ne vaut le charme et l'élégance des conciliabules à l'intérieur des boudoirs feutrés et les confidences sur l'oreiller d'une douce inconnue.

La nuit dernière, j'ai exterminé ou peut-être seulement anesthésié des bancs de poissons en déversant mes carrés blancs de bromazépan dans leurs filets d'eaux. J'aurais souhaité me débarrasser définitivement de tout le contenu de mes boîtes. Quatre au total qui ont eu raison des anguilles et des brochets présents dans le ruisseau. Est-ce la fin de mes prises régulières ? Mon inconscient semble me renseigner sur cette possibilité. Depuis mon opération, ma consommation a étrangement baissé. Sous l'impulsion probable d'un

rapport de causalité que je ne perçois pas. Fallait-il que je passe par mon intervention chirurgicale pour faire taire des sources intarissables de tensions émotionnelles ? C'est clair, tout ce qui bouge à l'intérieur échappe à toute tentative de contrôle. Si je vais mieux, je n'ai pas non plus de raisons à chercher. Je n'y peux rien.

Je suis un père peinard seul dans mon coin. Ce soir, j'ai atterri avec mon planeur non loin de Tanger. Le ciel de nuit là-bas est merveilleusement étoilé de mille et une lumières. De quoi faire des élucubrations somptueuses. Je suis seul et vieux, libre et heureux. C'est l'heure de partir. Un petit dernier avant le lever du soleil. Voilà, c'est suffisant. Je vais rejoindre Paul et Albert afin de les saluer. Elisabeth est partie, elle s'est dégonflée au dernier moment. Et mes filles sont restées dans leurs cabanes au Canada, là où il fait meilleur vivre. Bien plus que dans les lands de nos banlieues françaises où végètent des landaises prolétariennes. Et toi, tu seras à quel endroit du monde le jour de mon salut ? Dans les bras affaiblis d'un vieux barbon bien provisionné ? Allez, sans rancune aucune et prions ensemble pour le futur repos de nos dépouilles sans âmes.

J'aime bien les harmonies pour violons et les petites musiques de chambre. Légères et courtes vêtues, elles courent dans les couloirs, s'infiltrant par les trous de serrure et se posent dans les vestibules. Elles savent si bien accompagner mes désirs de libertinage. Pendant que le musicien soumet les cordes de son stradivarius, j'impose mes lèvres sur les embouchures de ma galante. Il ne faudrait pas que je la confonde avec un instrument à vent et qu'il me prenne l'envie de souffler dans son corps. Du bout de l'index, j'effleure au moment crucial son vibrato alors que mon concerto atteint son point culminant. C'était l'ascension finale avant un repos silencieux bien mérité.

Je te revois accoudée au comptoir du pub irlandais. Les jambes croisées, la jupe courte des écolières anglaises et les bottines des danseuses de french cancan. La couleur sombre et irisée de tes collants. Attraction irrésistible. Pourquoi ne t'ai-je pas prise pour t'emporter dans ma chambre pour le reste de ma vie ? Pourquoi ai-je bêtement renoncé ? Ce fut l'hiver au début de l'été. Je me suis brisé le cœur tout seul. Quand je pense aux longues promenades que nous aurions pu faire. Qu'il est doux que tout finisse par s'apaiser, qu'il est doux que mon amour pour toi ne se termine jamais. J'ai arpenté les bords de la Seine, cherché derrière les ombres, parcouru les rues de la rive gauche en vain, traîné autour des grands magasins et inventorié les terrasses de café l'été, en pure perte. Et puis j'ai fini par lâcher prise, renvoyant au plus loin ta silhouette dans ma mémoire. Et la revoilà qui vient hanter ma conscience. Je suis là devant toi dans ce pub, fou de désir quinze ans après. Ton visage est radieux. Viens avec moi dans mon rêve que je te propose une autre suite. Tu verras, je vais te surprendre et que tout notre amour manqué ne se termine jamais.

Petite pause après un long week-end chargé, consacré entièrement au mariage de ma cousine Gaëlle et de son jeune promis. Je suis en effet allé voir mon oncle et ma tante dans le Médoc comme je l'avais escompté. J'ai ainsi revu après de longues années des Petitjoseph comme moi. Il y aurait beaucoup à en dire. Pour l'instant, c'est un peu frais pour être servi mais je ne tarderai pas à écrire ce que j'en ai pensé. En attendant, les clochers à bout pointu surgissent çà et là, entre deux étendues de vignes d'un côté et deux pinèdes de l'autre. Sur les flancs flegmatiques de la Gironde, les petits châteaux fleurent bon les grandes appellations viticoles. Et le long des forêts de pins s'étendent à perte de vue les plages de

l'Atlantique où se dressent non loin des murs de déferlantes dans lesquelles se précipitent les surfeurs en quête de sensations ultra fortes. J'ai comme l'impression d'avoir passé l'âge de ces sortes d'amusements. La région est à ce point saisissante de contrastes et recèle par endroits des halos de mystère. Ce qui est admirable dans ces terres, c'est le silence qui règne la nuit.

Tu sais ce qui se passe en toi. Et en elle, sais-tu seulement ce qui s'y passe ? Je dois bien avouer que je n'en ai strictement aucune idée. Peut-être pourrait-elle fournir elle aussi des blocs de mots sans mansuétude. Forcément, je ne suis pas le seul à souffrir. Nous sommes au moins deux et tant et plus. Viens par-là jeune fille que je t'apprenne le présent de l'indicatif. Je souffre, nous souffrons, ils souffrent. Et si tu le souhaites, tu peux décliner souffrir à tous les temps. Tu verras, il est un verbe utile même si tu ne le prononces pas tous les jours. En attendant, donne-moi ta ligne de main que je te prédise les ombrages. Ainsi serai-je non loin de ta ligne de hanche. Et de ce corps aux belles lignes, je lui enseignerai le délassement. Remettons les heures incommodes à demain et laissons-nous emporter par la bagatelle.

J'imagine un cocon comme une enveloppe soyeuse que filerait une chenille pour se transformer en chrysalide. J'imagine un cocon comme un endroit douillet où je pourrai évoluer seul. Des lumières douces tamiseront ma retraite. Des objets insolites seront disposés un peu partout dans les pièces et des multitudes de photos en noir et blanc recouvriront les murs incolores. Des coussins orientaux à même le sol me permettront de me vautrer allègrement en écoutant des musiques venues d'ailleurs. Et je regarderai par la fenêtre les nuages qui s'accumuleront pour laisser éclater leur colère pendant qu'une jeune femme nonchalante posera sa tête sur mon ventre hospitalier. Je serai bien dans mon petit deux pièces, cuisine et salle de bains carrelées de mosaïques andalouses.

Un après-midi d'inactivité coupable, je regardais un reportage à la télévision. Cela se déroulait dans une communauté pieuse nord américaine. Une femme parlait de son enfant de quatre ans qui normalement, n'aurait pas dû être encore en vie au moment de l'interview. Un médecin avait annoncé que le fœtus, atteint d'une maladie génétique incurable, ne dépasserait pas les quinze jours. Au lieu d'avorter, cette femme décida de garder sa progéniture en répondant au praticien qu'une quinzaine de journées suffirait à son bonheur. Et quatre ans après, le petit garçon était toujours vivant. Pour la plus grande joie de sa mère. Etre là, c'est tout ce qui compte et peu importe le temps que cela prend, disait-elle. Court, long n'a pas de conséquence. Ce qui est pris est toujours suffisant.

C'est le panard au lupanar. Ma dame rêve et moi aussi. De choses qui sont loin d'elle et moi aussi. Elle a choisi son roi, un grand éphèbe blond couleur bronze. Moi fidèle à mes goûts, j'ai opté pour une petite brune bronzée, dans la force de l'âge. Voilà que nous sommes pour une fois en phase, sans décalage horaire. Je ne sais pas elle mais moi, c'est très spécial. Elle a lu tout le kamasoutra ma savante. Elle me propose la position de la grenouille à la nage. As-tu déjà observé une rainette paresseusement posée sur une feuille de nénuphar, me demande-t-elle. L'as-tu vue se détendre brusquement et s'élancer dans l'eau avec la fougue d'une championne olympique ? Si oui, peut-être ressentirai-je quelque excitation, monsieur, à fléchir mes membres, comme elle avant le grand saut... Très bien ma reine de

sabbat, je serai pour vous un crapaud plaisant. Allons sur le lit de la rivière exécuter votre plan lascif.

A minuit vingt neuf, alors que le noir a envahi le salon, un lépidoptère de nuit a pris place sur mon écran allumé. Me voici avec mes deux compagnons, un chien et un papillon. Bonne nuit mes seuls complices, j'éteins la lumière et j'espère vous revoir demain.

J'ai dit quoi, comme à l'accoutumée. Là, il fallait dire comment à la place de quoi. Alors elle m'a repris, comme quoi il faut dire comment au lieu de quoi devant nos filles. Je ne sais pas pourquoi mais moi, je lui ai répondu que son comment, elle pouvait se le carrer quelque part bien profondément. A quarante ans, est-ce bien raisonnable de me reprendre lorsque j'emploie un mot plus qu'un autre et que je me laisse déborder par mon verbiage familial. Franchement, pourquoi ne fait-elle pas preuve d'un peu plus d'ouverture ? Au lieu de passer indéfiniment le rouleau compresseur. Et après, comment voulez-vous que quoi ?

J'ai donc revu mon oncle d'Afrique. Un homme souvent saoul et parfois seul avec ses souvenirs d'africain blanc. Ainsi pourraient se conclure provisoirement trente ans de la vie d'un itinérant au cœur de l'immense continent, une bouteille de whisky JB constamment fourrée dans la poche. C'est qu'il boit le quinquagénaire d'origine bretonne. Est-ce pour cette raison qu'il rabâche toujours les mêmes histoires ? Son auditoire a tendance à se dissoudre inexorablement, au même rythme que l'alcool dans le sang. Et son appétence pour le vocabulaire grossier ne fait que conforter le dernier auditeur dans son éloignement. Il est clair que je ne m'inscris pas vraiment dans cette veine. Difficile de se situer dans ce contexte familial. C'était mes retrouvailles avec un Petitjoseph venu s'enterrer dans le Médoc et le mariage de ma cousine. J'espère qu'elle aura apprécié sa journée. Elle fut de mon point de vue ratée à quasiment tous les égards. Sauf le repas du soir qui a valu son pesant d'or en canard du sud-ouest. Terrine en gelée, foie gras mi-cuit, magrets froids puis chauds farcis, le tout arrosé d'un cru bourgeois du coin, parfait la crêpe croustillante aux pommes tièdes en dessert.

Quand je repense à mon mariage religieux, la lumière jaillit dans mon esprit. Le samedi 30 août 1997, jour de l'anniversaire de ma maman, je suis entré à son bras dans l'église de Saint-Martin de Vicq, accompagnés de Jean-Sébastien Bach. L'intérieur de l'église est orné d'un ensemble classé de boiseries de chêne du 18^{ème} siècle, sculptées par Louis Drouère et des ébénistes versaillais. Une petite merveille qui porte en son chœur un tableau représentant l'apôtre des Gentils et son célèbre manteau. J'ai trouvé symbolique qu'un juif converti me regarde le jour de mon union sacrée. La nef n'étant pas grande, les soixante dix invités tous impeccablement vêtus se tenaient près les uns des autres en une seule confrérie. J'attendais debout, devant le père Brulé, aumônier militaire à Orléans, que ma promise apparaisse dans son habit de soie brodée. Et la beauté fut, éclatante sous son voile de reine d'Espagne. Je portais ce jour-là une redingote anglaise grise anthracite, un gilet cousu de fil d'or et une lavallière tenue par une perle blanche. J'étais archi élégant avec mon haut-de-forme et ma paire de gants. La bénédiction fut un pur moment de félicité, faite de sages lectures, de divines musiques et de profonds silences. L'essence de l'amour se répandait voluptueusement dans les travées. Nous sommes sortis sous une pluie de roses multicolores et avons admiré le ciel constellé de nuages argentés. Puis nous nous sommes rendus au Domaine de Neauphle-le-Château, empruntant pour l'occasion la Sovereign doré de notre

ami et chauffeur attitré. Vin d'honneur sur la terrasse de la grande maison bourgeoise avec vue imprenable sur la campagne et dîner au grand salon. Huit tables fleuries furent dressées en hommage à notre voyage en Italie. Florence, Milan, Pise, Rome, Sienne, Venise, Vérone et Volterra. Quel merveilleux souvenir de charme, de grâce et de distinction. Merci à tous pour votre contribution.

Je ne peux pas dire, non, je ne peux pas dire que ma vie matrimoniale soit une réussite. J'ai eu néanmoins l'immense privilège de réussir mes deux mariages. Oui, avant le 30 août 1997, il y a eu notre mariage civil du 8 juin 1996, là où j'ai dit oui à 10h26, les aiguilles de ma montre s'étant arrêtées à l'heure dite. Acte de mariage numéro 743 242, a priori entreposé dans le sous-sol de la mairie du 11^{ème} arrondissement de Paris. Journée mémorable organisée de main de maîtresse par notre logisticienne chevronnée, la petite Sophie. Etaient uniquement présents nos meilleurs amis et témoins, ma première demi-sœur et le frère de mon épouse. Sans autres représentants de nos familles respectives. Après le déjeuner au restaurant du parc Montsouris, ne sachant pas le programme qui nous avait été réservés, nous sommes allés faire de la barque sur le lac de Vincennes en tenue très habillée, sous l'œil amusé des flâneurs en repos dominical. Puis, nous avons baguenaudé sur les rives de la Marne, non loin des guinguettes où de jeunes aventurières en goguette s'éprennent encore de petites frappes peu recommandables. Là, nous avons stoppé notre errance en s'attablant à la terrasse d'un restaurant. Apéritifs et autres boissons désaltérantes à l'heure où le soleil commence sérieusement à s'incliner et où les ombres apparaissent solidement derrière les arbres. Puis reprenant notre déambulation le long de la rivière, le pique-nique sortit soudainement des coffres de voitures comme les lapins des chapeaux de prestidigitateurs. Et là, nous avons ri comme jamais en écoutant la chanson relatant les déboires imagés du bédouin. De surprises en ébahissements, notre journée s'avança jusqu'au soir sur des airs d'amitié sincère. Vers 23h00, nous reprîmes le chemin de Paname. Les véhicules se suivaient vers une destination classée top secret. 12^{ème}, 11^{ème}, 4^{ème}, 3^{ème}, rue de Rivoli, à droite vers la rue du Faubourg Saint-honoré, le cortège s'immobilisa devant la façade d'un grand hôtel que j'avais connu naguère sous un autre nom. A la porte du 239, dix sept personnes s'engouffrèrent dans le hall d'entrée luxueux. Bonsoir monsieur, nous voudrions la clé de la chambre des mariés. Mais bien sûr, voilà, c'est la numéro 19. Tous montèrent à l'étage, jusque sur le seuil de notre nid cosy. Ils ont commandé le champagne et nous souhaitèrent une bonne et douce nuit. Au matin, nous avons quitté l'établissement le cœur en fête et nous avons prestement hélé un taxi qui, comme dans les films américains, a surgi au moment même de notre sortie. En tout point parfait.

Et toujours la mer. Eternelle mélodie de ses vagues monotones. Tu te souviens comme t'étais belle au clair de la lune ? J'étais jeune et toi aussi. Nous étions beaux et sans soucis. Aucune ombre sur le tableau de nos vies. Sinon nos passés d'amertume à fleur de peau, épanchés dans les couches profondes de nos dermes. Maintenant, lorsque je dors, je ronfle, je clappe. Mon usine de raffinage ouvre ses portes lors de mes nuits. Le matin, ma bouche ressent le dégoût amer d'une haleine fétide. Des champs de persil sortent de mes naseaux et les poils rebelles gagnent mes oreilles. Il arrive à ma peau d'exhaler des fumets nauséabonds. Je ne reconnais même plus mon propre ventre mou. Tout est clair et je me ternis dans le miroir du temps. Comment ne pas se sentir floué par toutes ces années perdues ?

Prêts pour un tour de manège ? Frissons garantis, ce sera la grande envolée. Juste le temps de s'envoyer dans les airs et de redescendre sur la terre ferme. Durant deux trois minutes de tourbillon effréné, le cœur s'accélérera et la tête tournera. Prêts pour le septième ciel ? Moi, je vais rester au sol, coincé dans le creux de tes reins, je m'y sens si bien.

Je suis déçu. Je m'attendais à mieux. Je n'aurais pas pensé qu'il y avait tant de haine et de jalousie chez mes voisins. Je suis encerclé de toutes parts par de vils manants. Ce que vous êtes laids tous avec vos baves qui giclent aux coins de vos lèvres médisantes. Il se trouve encore des sots malvoyants pour glorifier avec façon la soi-disant grandeur de l'homme. Où vivent-ils ces naïfs pour ne pas voir la laideur qui circule dans nos avenues ? Souffrent-ils à ce point de cécité tous ces augustes candides ? Qu'ils viennent dans mon coin soupeser les superbes échantillons que je puis offrir à leur sagacité pervertie. Alors l'évidence ne pourra pas faire autrement que de leur sauter à la figure. Ainsi serait-il plus juste de célébrer sans façon la médiocrité crasse de l'espèce humaine. A quand le grand cataclysme, la dernière épuration ?

J'appuie sur le bouton de l'ascenseur. Les portes s'ouvrent, je m'avance alors d'un pas. La cage n'est pas au rendez-vous. Je tombe dans un trou noir sans fond. Je flotte en apesanteur dans l'espace. Aucun endroit pour se cacher, pour se fondre. Tout semble si clair, je sombre. Rien pour me retenir, je vais corps étranger rejoindre les particules élémentaires et le vide primaire. Dans la lumière de l'ombre, je dérive délester d'un fardeau qui n'était pas utile. Comme il est doux que tout s'apaise enfin. Ainsi ai-je fini par atterrir sur la plage de mon hiver, là où les grains de sable jamais ne disparaîtront. Contre vents et marées, je t'ai prise mon éprise sans méprise par la main et seuls, nous avons marché longtemps dans ce monde silencieux. Personne ne nous reverra plus jamais, comprends-tu mon amie ? Ils chercheront à nous retrouver. Il ne faut surtout pas qu'ils nous trouvent. Devrais-je te prendre la main une fois de plus pour continuer notre périple au plus loin qu'il nous soit possible ?

Tiens, que fais-tu là mon image de si bon matin ? C'est que je suis étonné de te voir dans le miroir de la salle de bains. Oui, tu es toujours vivant, debout sur tes jambes qui te supportent encore. Ton cœur bat toujours la mesure et ta conscience est intacte. Ressens-tu cette subite assurance ? Es-tu en train de réaliser que tu ne pourras plus faire autrement que d'être serein ? Après cette providentielle opération, le ressens-tu ? Souviens-toi... au lever du jour, tu as pris ta douche à la bétadine comme n'importe quel autre matin. Tu as revêtu sans pression l'habit de circonstance et tu as descendu les neuf étages sans appréhension, détendu sur la table roulante. A l'entrée du bloc, tu as croisé un patient qui comme toi, s'est fait enlever une excroissance de chair sur le nerf auditif. Tu lui as souhaité bonne chance, en ajoutant qu'il était à cet instant trop tard pour lui souhaiter bon courage. Et l'anesthésiste est venu pour vous endormir tous les deux. Tu as bien fait car comme toi, il s'est réveillé et depuis se dit qu'il ne sert à rien d'avoir peur. Et qu'il n'est pas qu'une simple expression de préciser qu'elle n'évite pas le danger. C'est vrai, six heures d'endormissement provoqué ont suffi à conclure quinze années d'acharnement à vouloir dépasser une bonne part de mon angoisse viscérale et le résultat est là. Ecrire cela ce soir à une saveur vraiment particulière. Mes cellules nerveuses me font éprouver un profond et indicible contentement. Pour reprendre un terme cher à Wittgenstein.

Putain de bonne mère, je veux être un homme heureux ! Ne plus avoir peur de rien. Une nouvelle identité apparaît, signe particulier une cicatrice derrière l'oreille gauche. Me voici enfin devant vous affranchi. A tous points de vue. Dépêtré de la servitude, de l'esclavage. Libéré des traditions accablantes, des préjugés foireux, des façons de penser intellectuellement correctes. Et mon port de l'angoisse est largement payé. Cher papa, tu m'as posé une question un jour : "t'es con ou tu t'entraînes ?" Eh bien tu vois, j'ai beau aller aux entraînements régulièrement, je n'y parviens pas. Je suppose avoir mis mon esprit dans un engrenage différent, m'être attaché à une autre perspective. Voilà, tu n'es plus là pour constater mes premières réussites, qui à mon sens n'auraient rencontré que ton scepticisme et ton dédain. Ta condition serve n'aurait guère apprécié mon état indépendant. Je me démarque ostensiblement de ton influence, je m'individualise dans la différence. Le schisme est en cours de réalisation.

J'ai chaussé mes lunettes de vieux. Pour regarder l'écran et pour lire de près. Cadeau supplémentaire pour mes quarante automnes. Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours pensé que la vie m'aurait épargné ce genre de désagrément. Et voilà que je porte une monture avec des verres correcteurs. J'attends sans aucune impatience la chute des cheveux et le cancer du gros colon descendant. Dans quelques temps, mes rides formeront à la surface de ma peau de vraies rigoles et mes muscles flasques s'avachiront tels des fromages coulants. Et je continuerai à me moquer de cette dégénérescence obligatoire jusqu'au bout.

Amour file dans les impasses et se défile sur les boulevards. Il passe comme passent les anges, en silence. Comme le vent chaud qu'il me plairait parfois de saisir, l'amour s'enfile partout et laisse si peu de prise, que je pourrais imaginer une absence prolongée. Amour... si incertain, si fluctuant. C'est qu'il est difficile de te reconnaître. J'ai envie de te dire à quel point j'admire ton essence divine et les impressions éthérées que tu dilues dans ma ferveur. Parfois, tu me fais l'honneur de ta présence mes jours de coups de cœur et je parle de toi ardemment à celles qui me font tomber à ton pied. Aujourd'hui, je vous le dis et vous l'avouerai encore demain. Et n'oubliez pas de faire de même. L'amour devrait se proclamer sans cesse, se conjuguer aussi bien à tous les temps propices qu'aux moments les plus incongrus. Il n'y a rien d'inconvenant à exprimer des certitudes sentimentales quand elles s'imposent.

La vie... qu'est-ce donc ? Sur le bord de la piste, je suis assis solitaire. Je suis bien. J'ai l'intime conviction d'être bien. J'observe les DC à hélices partir et revenir. Le soleil rougit, Casablanca, maison blanche. C'est la fête autour de moi. Des hommes en bande boivent encore jusqu'à l'ivresse. Pourquoi font-ils cela ? De leurs comas alcooliques, ils s'en remettent au matin. Et la vie s'écoule inlassablement, de plaisanteries grossières en blagues égrillardes. Femmes adhèrent, juste le temps de la gaudriole et bercent ensuite leurs enveloppes utérines afin que descendance d'ivrognes prolifère. La belle affaire. Je n'ai rien à faire avec vous sinon garder ma maison à l'abri de vos convoitises. Je suis libre et je n'ai plus peur de vous. Ma seule crainte persistante étant de perdre mon toit par vos funestes manigances.

Vous êtes déjà deux à l'avoir remarqué. Mon changement d'apparence. Ainsi soit-il. Comme quoi, ce qui se passe à l'intérieur peut transparaître et être appréhendé par d'autres. L'information est capitale et celles qui m'ont fait part de leurs impressions sont dignes de la

confiance que je porte à leurs capacités perceptives. Maseltov mon garçon ! Que ma fête interne commence ! Cotillons, confettis et serpentins, chapeau pointu turlututu. Délire très mince en vue, voilà mon quart d'heure de folie. Il y a de quoi exulter ma joie. Bénie soit cette table d'opération.

Une blonde lavasse souhaite passer. Je lui laisse la place nécessaire. C'est le genre de pin-up à vous faire dresser la tente de bon matin. Elle est super bonne. Même pas un merci, juste un air hautain. C'est normal, elle n'en peut plus d'être constamment dévisagée. Alors, elle en oublie la politesse élémentaire. Il faut dire qu'elle les cherche les regards concupiscents. Il n'est pas convenable de mettre des pantalons aussi enveloppants. Et afficher des décolletés aussi vertigineux. Bien que lavasse, elle n'est pas vulgaire. Cette fille de notables a des manières, un menton prognathe, deux salières délicates et des rondeurs ensorcelantes. Allez, c'est décidé, je vais la mater tout le long du trajet. Pour peu qu'elle me procure des images mentales où nous nous retrouverions dans une situation érotique. Je sens le délire sexuel en approche géostationnaire. Le voilà, je n'ai pas eu longtemps à attendre. Elle, elle est du genre à se faire prendre debout par derrière, le buste penché en avant et les mains tenant une barrière. Et moi, avec mon aiguillon, je prends position sur ses arrières. La copulation imaginaire est à son comble. Ses seins arrondis se balancent pendant que son cul rebondit sur mon ventre avachi. Et moi, accroché à ses bas côtés, je vais mon petit bonhomme de chemin, tranquille. Merci mademoiselle, j'ai agrémenté mon parcours de vos charmes irréfutables. L'esprit est très souvent la proie de fantasmes impressionnants.

Si semblables et pourtant si différents. Ainsi vont les parents et leurs enfants. Ces différences pour lesquelles il est impossible de se préparer. Elles sont nées comme cela. Elles ne seront jamais autrement. Il est si nécessaire de l'admettre et de les aimer. Mes adorées, prenez le chemin tracé de vos trajectoires respectives et laissez-moi me détacher, non sans une certaine perplexité. Le soleil vous attend au zénith de vos vies. Je vous ai commandé deux étoiles dans le ciel afin qu'elles vous suivent de leurs assiduités et vous épargnent la confusion. J'espère seulement que vous serez toujours solidaires, dans les joies comme dans les épreuves. Moi, je m'efforce de faire prendre la soudure entre vous et ne travaille qu'à cette fin. Cette mission, je viens de l'accepter. Les autres, c'est votre maman qui en a la charge. En effet, j'ai cru comprendre que je n'étais pas un bon exemple. Cela ne me dérange pas. Etant moi depuis peu, cela me devient très tolérable. Mon cœur ne s'emballe plus pour un non de trop. Quel chemin parcouru depuis toutes ces années noires ! Je vous souhaite d'éprouver mes filles cette même intégrité et que la lumière ne vous abandonne jamais. De l'amour et du détachement en résumé.

Non, je ne viendrai plus vous voir cher analyste. Je vais même décrocher mon combiné pour vous confier à quel point je vais bien. Bien évidemment, vous ne serez pas surpris de cette annonce. Vous qui avez toujours su les circonstances dans lesquelles je me trouvais. Vous avez été pour moi et serez encore pour d'autres un ange gardien. Alors cette ligne, finalement, l'ai-je franchie un jour ou bien suis-je toujours resté "border" ? Je crois avoir fait quelques allers-retours mémorables. L'impression de dématérialisation m'a si souvent hanté.

Je ne suis plus à plaindre. Chaque jour qui passe me fait conquérir un peu plus d'insignifiance et autant d'assurance. Ce sera ma seule et unique religion pour mes prochaines années. Si Dieu, qui existe, veut bien me prêter un complément de vie. Le plus malheureux des deux n'est plus forcément celui qu'on croit. Moi, de l'endroit où je me trouve maintenant, il m'arrive régulièrement de compatir.

Suffirait-il d'un regard pour tout balayer ? Au point de ne plus pouvoir se quitter des yeux une seule seconde et ce, pour le reste de nos immortalités ?

Mon épouse s'est remariée tôt ce matin. Elle a revêtu un long drap blanc surmonté d'un bonnet d'âne. Cela fait office de traîne et de voile. Son futur mari n'est pas présent, elle est venue seule de son Moyen-âge, sans famille. Par contre, celle de son époux absent est au grand complet. Une joyeuse cohorte de rabelaisiens, truculents et grivois. Tout ce que mon épouse déteste, elle qui a été élevée à la cour policée des rois de France. Est-ce que la réalité pulsionnelle est à ce point obscène et choquante ? Oui, il est vrai que ceux-là passent des pleurs aux rires avec fracas, urinent sur les murs des maisons comme des chiens, gueulent à tue-tête et éjaculent sans retenue aux quatre vents. La quintessence de l'homme est graveleuse et brutale. Tout dans l'univers ne sert qu'un seul déterminisme : son élimination indispensable. C'est ainsi que tous les hommes disparaîtront de la surface du globe.

Explosion de lumière au seuil des troglodytes. Le soleil de plomb liquéfie l'aventurier. Alors que derrière le voile, une femme le surveille par une ouverture dissimulée. Que de fraîcheur délassante dans l'excavation artificielle. Vision hallucinogène, la femme serpent sort de son nid. Elle a deux iris de vipère, d'un vert irréel. Et sur sa langue de naja, Hannah a fabriqué dans l'ombre une toxine mortelle. Viens par-là, homme avide de sensations fortes, que je t'inocule mon venin pathogène. Fixe mon corps allongé et dépourvu de membres, qui se déplace au gré de mes reptations. Il est encore temps d'échapper à son magnétisme animal et de suivre les nomades dans leur traversée du désert. Le soleil est tombé derrière la dune, le feu sous la théière suscite l'effervescence. Un cobra royal le scrute par-dessus ses lunettes pendant qu'il ingère son infusion de menthe. Il se dresse devant lui, son encolure géante obstruant la pureté du ciel. Que d'ophidiens sur son chemin, il est vrai que les attractions maléfiques sont abondantes. A se demander si le démon tentateur n'est pas en lui et que de vouloir l'abattre, ce serait se débarrasser de ces images monstrueuses et atteindre ces instants magiques où l'aventurier ne fait plus qu'un avec la sainte nature.

Séducteur ? Sur la durée oui, je crois. Mais il ne faut pas que je compte sur elles pour se pâmer d'admiration au premier coup d'œil. Quoique certaines œillades furent tout de même fulgurantes. Quarante ans, c'est le moment de faire une mise au point. Je devrais selon toutes probabilités avoir encore quelques belles années devant moi. Vieillir me va si bien. C'est en ce qui me concerne un vrai plaisir. Merci la vie pour ces suppléments de charme incontestables, que certains assimileraient à une dégradation physique intolérable. Il faut bien avouer que se bonifier psychiquement apporte un éclat complémentaire à l'apparence.

C'est comme à la fin d'une crise qui aurait duré quinze ans. J'aurais dû mourir, enseveli dans un sable mouvant. Seule la tête dépassait encore lorsque je suis arrivé sur la planche à

découper. Et puis tout est remonté à la surface, la colère, l'envie de se battre, de vivre. Déloger mon corps au trois quarts enterré dans le cercueil de la renonciation. J'ai reconquis ma réalité pulsionnelle. Ma pauvre petite vie de minable me sera beaucoup plus supportable dorénavant. Je pourrai ainsi exprimer mes rages et mes désespoirs avec la pétulance d'un acteur tragique. Je ne serai plus jamais un gentil toutou bien sage. Tiens, si je me branlais au clair de lune, dans le frais du soir, avant d'aller me coucher ? Renaissance post mortem consacrée.

J'ai le cœur si léger et la tête si bien remplie. Qu'est-ce qu'ils sont beaux mes sentiments. Qu'est-ce qu'elles sont belles mes pensées. Je reprendrai finalement un peu de vie avec le fromage. De quoi passer le temps, en attendant le dessert. Aventurier dont le compte est à rebours. Dans trente deux ans, je décolle. Je vais devoir me quitter, moi qui suis mon meilleur ami. Je ne pourrai même pas me pleurer. Etre seul dans la tombe en revenant de mon désert. Vaut mieux, au cas où.

Moi, si j'étais très riche, je ferais des cadeaux à tous les gens que j'aime et je distribuerais le reste aux appauvris du système. Et j'irais chiner chez les antiquaires pour collectionner des œuvres d'art. Des peintures et des sculptures agrémenteraient l'intérieur de mon grand appartement vide de meubles. Qu'est-ce que cela doit être ennuyant d'être très riche. Moi, si je l'étais, je ferais en sorte de ne plus avoir un sou le jour de l'échéance. De toute façon, la question ne se pose pas. Et même si j'hérite de sommes substantielles, je les laisserai à ma descendance non sans avoir supporté la ponction régaliennne. Histoire de régaler l'appétit grégaire des gouvernants. Deux fractions s'opposeront toujours : les abrités et les exploités.

La savane est en flammes. Les guépards se replient vers la falaise. Je les regarde avancer du haut du rocher. Pas vraiment rassuré. Alors je me retourne vers une maison où je trouverai sûrement une arme. Deux femmes sont là, qui boivent du café autour d'une table. Mes filles devenues subitement grandes ? Je me dis qu'il faudrait que je les protège des félins. Voilà un sabre qui fera l'affaire. En haut du promontoire, je croise un guépard blanc tacheté de noir. Et c'est ainsi que brandissant ma lame, je lui tranche la tête. La veille, avant de m'endormir, j'ai paraît-il entendu cette phrase en provenance d'une de mes filles. Mamie était habillée avec une tenue guépard aujourd'hui. Mamie, ma maman. Quoique ma mie n'est pas loin d'en être une aussi. Est-ce l'heure de sa mort symbolique ? Ai-je définitivement anéanti l'image des mauvaises mères en moi ? Ai-je décimé le troupeau des femelles matriarcales en décapitant la reine mère ? C'est bel et bien fait. Propre, sans bavures. Femmes aux bouches et poitrines explosives, je suis prêt en tant qu'homme à vous toucher. Le petit garçon qui cherche une maman n'est plus.

Cela fait un drôle d'effet de devenir un homme. Comprendre ce que cela signifie au plus profond de ses tripes. Quand je pense à mon papa qui croyait en être un. Le gentil toutou à sa mémère. Cent femmes furent sans effets. Je ne suis plus toi. Je te remercie de m'y avoir aidé. Ta méchanceté gratuite a largement concouru à mon épanouissement. Comme quoi, il n'est pas forcément utile d'être trop consensuel. Ta bonté éventuelle ne m'aurait servi à rien, sinon à me noyer davantage dans les eaux de l'indétermination. Mon papa, qui rêvassait le temps d'une chanson, d'être beau et con à la fois. Tu n'avais en effet pas besoin de beaucoup d'entraînements pour être à la hauteur de ton espérance.

Agenouillé, les paumes des mains tournées vers le ciel, je me félicite d'avoir modifié la courbe de mon destin. Glückwünsche !

C'est déjà ça. Et quoi encore ? Louer une femme avec option d'achat. Avez-vous vu Viktoria ou Tatyana ? Non ? Il faudrait inventer des nouveaux mots pour les décrire. Elles sont de l'Europe de l'Est. Cette seule évocation devrait suffire pour exprimer l'ineffable. Quand je n'ai pas le moral, que j'erre sur les terres brûlées par la consternation, je vais les voir sur le Web. Mention spéciale aux ukrainiennes. Laquelle choisirais-je, si je pouvais ? Avec un tel catalogue, c'est tout simplement impossible. Monde, j'admire ta cruauté, ton indifférence et tes femmes abandonnées. J'admire tous ceux qui restent ensemble parce qu'ils ne savent pas faire autrement. J'admire toutes ces vertus républicaines et religieuses qui un jour ne résisteront pas à la honte d'être servile. Pourvu que vous ne vous en rendiez jamais compte. Peu importe, cela n'empêchera pas l'inévitable décadence. En attendant, la sublime Oksana de Kiev me fait vraiment de l'effet ! Kifer grave dit-on dans le milieu des progressistes de la linguistique. Les dix dollars américains me retiennent de lui adresser dans la langue de Voltaire le plus allumé des messages. Pendant ce temps, Michel de Brie-Comte-Robert, pizzaiolo de son état, a emprunté neuf mille euros à un organisme de crédit quelconque pour se payer le luxe de s'acheter la non moins sublime Svetlana de Moscou, poupée russe reine des podiums. Ce qui n'était possible que dans ses rêves l'est devenu dans la réalité. Miss Univers habite chez lui. Grandiose !

Quarante ans pour avoir une vie normale. J'ai ainsi tout connu, tout reçu. Il ne m'a rien manqué. Tout m'a été offert pour réaliser un peu de mon humanité. A partir de là, je vais essayer de donner ce peu à ceux qui en auraient besoin. Ce sera en effet l'aboutissement de ma vie. Ce presque rien qui est tout, l'essentiel en somme. Et le superflu ne me sera plus jamais nécessaire. J'aperçois au loin cette lumière avec une exultation inouïe. Par mots et par vos imprégnations cent fois répétées, j'y suis parvenu avec, il est vrai, un gros coup de pouce du destin. En plus d'un peu de chair décrite comme parfois monstrueuse, il m'a été ôté le siège de la peur, de toutes les peurs, les miennes et celles que j'avais prises en héritage. J'ai été délivré de mes maux, un mal pour un bien. Mon ordre de mission est sans ambiguïté. Mes adieux ce soir aux autorités, aux pouvoirs, à la supériorité intellectuelle et sociale. Bienvenue à l'universalité du sentiment. Je vais veiller sur moi chaque jour que Dieu fait en la matière afin d'accomplir des banalités humaines. Redonner le sourire à un enfant triste et passif par exemple. C'est un assez bon exemple. Je vais honorer cette nouvelle existence que certains ne manqueront pas de qualifier de minable. Je ne peux pas espérer meilleur compliment, surtout de votre part. Mon ambition, si j'ose dire, va prendre une forme dans les mois à venir. Elle va se construire en se nourrissant d'elle-même et vivre d'autosatisfaction jusqu'à mon extinction. Le signal est donné d'une nouvelle vie. En voiture, je suis prêt.

Mes filles auront largement de quoi s'alimenter passée la majorité. La conjoncture est on ne peut plus favorable. Entre la succession obligée et les legs de quelques donateurs familiaux bien incapables de se reproduire, je ne vois pas comment elles pourraient se soustraire à un début de fortune. Maintenant ce qu'elles en feront. Un peu d'éducation civique et financière devrait permettre d'éviter les écueils malencontreux. Tout va bien.

Un tourtereau et une tourterelle ont fait leur nid tôt ce matin sur un banc du quai numéro 3. Le mâle volatile était habillé simplement d'une chemise blanche et d'un pantalon banal. Il affichait un large sourire charmeur, de ceux qu'on produit lors des parades nuptiales pour obtenir les faveurs d'une femelle. Pour un peu, il se serait mis à quatre pattes pour lui renifler la zone sensible. Mais cela ne se fait pas de nos jours. La tourterelle devait le sentir car elle n'arrêtait pas de tirer sur sa robe estivale. Elle tentait en vain de la rallonger de quelques centimètres. Elle a tout bonnement oublié de l'acheter plus longue, c'est malin. Ce n'est pas gagné mon gars, va falloir batailler ferme avant de pouvoir l'investir physiquement. Tu n'es qu'à la moitié du chemin, sois patient. Que d'efforts et de lassitudes pour atteindre les bouches de la donzelle. Suprême défi, but ultime de cet oiseau ramoneur. Je crois que cela lui ferait le plus grand bien à cette employée. Elle a visiblement besoin d'une bonne révision des conduites. Tiens bon, mon gars. Dans sensiblement trois à quatre semaines, elle aura les cuisses entrebâillées et la jupe sera mini. Finalement, ceux-là pensent à la même chose. L'un est explicite, l'autre pas encore. Situation au combien rafraîchissante en ce lundi matin, à 7h09 sur le quai numéro 3. Le monde ne va pas si mal, au moins pour deux d'entre nous.

Surréalité, je suis avec toi, j'adore. Tes absurdités m'éclairent et m'enseignent la folie ordinaire. Fou bien sûr n'est rien d'autre que ma réalité la plus objective. Cette envie perpétuelle de divagations. Mes mots, je ne les retiens plus. Je sens ce désir indomptable d'écrire des choses démentes. Faut-il que je me contienne ? Ou dois-je lâcher les cent chevaux indécents que j'ai en réserve dans le coffre ? Envie furieuse d'obscénité et d'abjection. Est-ce bien nécessaire ? Cela dépend de l'image que je souhaite avoir de moi. Nuance et retenue font partie des dix mots que je préfère. Avec souffrance, intimité, amertume, tolérance, chance, courage, tout et pour finir rien. Alors, qu'importe. Fais selon ce qu'il me plaît.

Bon. A part ça ? Ça va la claustration ? Ça chatte ? Ça blogue ? Le meilleur moyen de sortir de l'isolement serait-il de se réfugier dans un monde virtuel ? Pas garanti comme procédé. Moi, si j'étais dans le besoin de devoir communiquer, je me paierais Oksana de Kiev, celle qui parle français fluently. Putain, c'est clair. Du reste, dans le mot communiquer, il y a mettre en commun. Il n'y a pas que ça d'ailleurs.

INTERLUDE



Je n'aime pas les gens qui sont choqués par les comportements des autres. Comprenez-vous ce manque d'intelligence ? Du jugement et des petits crimes contre l'humanité qu'il engendre quotidiennement.

De loin, je l'ai vu venir. Jeune fille deviendra grande. Jeune femme que je n'ai pas reconnue de suite. Rayonnante, resplendissante de beauté jouvencelle. Tu es ce qu'il y a de plus pur et de plus intact dans la nature. Tu es l'alpha et l'oméga du monde. Instant fragile de deuil et de renaissance. Etais-ce un hasard cette tenue légère et sombre ? Figure idolâtre que je vais préserver dans ma mémoire. Icône inaccessible, mon étoile intouchable. Je me connais encore cette dépendance. Un attrait irrésistible pour une image éternelle.

Etendu sur mon lit, le corps au-dessus des draps du fait d'une chaleur excessive, je porte mes deux mains sur mon ventre et je m'abandonne à mes songes d'avant nuit. Je sens l'angoisse de mort décidée à me rendre une petite visite de courtoisie, sûrement pour me rappeler à mon bon souvenir. Une immense cape noire se dresse devant mes yeux clos et descend lentement vers moi. Dark Vador m'emmure et me séquestre dans le mouvement de son envergure sombre. Devant mon regard obturé, c'est le noir total. Je ne ressens plus mes membres à la surface du matelas. Je suis comme mort d'une anorexie dans un champ de coton. Seul le va-et-vient de ma respiration tranquille me rappelle ma condition de vivant. Que c'est agréable aujourd'hui de te percevoir, dans un tel état de confiance. Sans panique, j'ai ouvert les paupières après cette longue période d'ingestion et je t'ai remerciée pour cette visite imprévue en t'adressant un sourire entendu.

Aux enfants de la malchance, qui n'ont pas d'autre sort que de mourir dans des camps de désolation. Je vous le dis. Un jour, il n'y aura plus d'enfants sur terre et ce jour-là sera le plus admirable de tous. Les hommes enfin éradiqués n'auront ainsi jamais existé. La fin des barbares. Place nette sera faite à l'harmonie. En espérant qu'ils ne reviendront jamais. Ainsi va ma prière aux futurs espaces-temps. En attendant la libération, il serait admirable de voir tous ses bourreaux implosés les uns après les autres.

Imagine douce inconnue ton dos couché sur mon torse, ta tête contre mon cou et mes bras qui t'encerclent. Imagine une tiédeur aimable nous envelopper de sa douce pesanteur. La nuit est limpide, bleu ciel. Nous apercevons Mars et Vénus qui s'entretiennent de nos avens pendant que de nos silences s'exprime le plaisir d'être ensemble. Nous, nous le savons. Nous n'avons aucun avenir puisque demain sera notre jour ultime. Alors nous en profitons, c'est notre dernier soir. Première et dernière fois que je parcours l'extrémité fiévreuse de tes bouts de seins. Et de mes paumes chaudes, j'en façonne les contours alléchants. Rien ne me retient plus vraiment dans ce monde, à part les expédients attachés à l'expression d'une sensualité. La purification intérieure suit son cours.

Quel drôle d'impression de se sentir bien ! C'est comme si je venais de perdre une partie de moi. C'est comme si je venais d'en trouver une autre. Substitution de particules. Les ions négatifs ont été remplacés par des positifs. Bonne mère, hormis d'un papa et d'une maman, je n'ai manqué de rien. Quinze ans d'une vie pris pour combler un vide et atténuer ses avatars. Cela me fait penser qu'il faudrait que je te trouve un sobriquet, bonne mère qui siège au plus profond de mon for. Heureusement que tu es là mère supérieure pour me tenir la main quand je me sens si seul.

Plus rien n'a d'importance. Je me fous de tout, même de la mort. Par contre, la jeune moscovite que j'ai croisé ce matin et qui lisait les Possédés de Dostoïevski en version originale, je lui aurais volontiers fait la lecture en version française et apporté mes commentaires oiseux. C'est mignon ces jeunes femmes qui portent des queues de cheval sur des grands corps efflanqués et trouvent le moyen d'avoir des poitrines opulentes. Plus rien n'a d'importance, ni la vie, ni la mort. Tout est possible, le pire l'emportant habituellement sur le meilleur. Et dire que certains pensent encore que des solutions existent pour échapper au chaos annoncé. Le rapport avec la demoiselle fluette ? Passe-temps.

Le mieux pour penser aux autres, c'est encore de ne pas penser à soi. C'est de moi. C'est nul, c'est bien. Je n'en sais rien, cela m'est égal. J'en ai pondu quelques-unes ces derniers temps, des maximes douceâtres. Un amour non partagé devient vite un amour impossible. C'est nase, ce n'est pas si mal. On s'en fout. De tout, de vos avis et autres opinions infécondes. De vos sentiments à l'eau de rose, de vos positions politiques désastreuses, de vos croyances à l'emporte-pièce. De vos précieux conseils pour évacuer là où il est attendu de faire et de vos recommandations pour bien se tenir avec les vaniteux. Tout est bon à mettre à la benne, vos valeurs de soumission avec les ordures en tas sur lesquels vivent des enfants. La vraie solitude, c'est une fin en soi. La manifestation de mon désir de dignité.

Les vies rêvées, faites de nouveaux mots qui n'existent pas encore. Ou qui existent déjà et qui sont inapplicables. Pourquoi ? Parce que les hommes ne veulent pas. Je rejoins le témoignage de celui qui refuse le désespoir au nom de ce qui garde un sens dans le non-sens lui-même. Et cet homme d'ajouter : "J'ai choisi la justice... pour rester fidèle à la terre. Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir." J'ai perdu cette certitude, je l'ai abandonnée par conviction. Pourtant je l'ai eue un soir, cette intuition du sens, en admirant les reflets d'un feu d'artifices dans les eaux ombreuses d'un lac de montagne. Rien ne pourra surgir de beau dans un élan collectif. Les hommes ne veulent pas. Point définitif. La fin de l'histoire révélera un régime d'une terreur insoupçonnée.

J'ai vu un clochard assis sur un banc misérable prendre un bain de soleil. Bonne tête, vêtements décents. Lorsque je suis passé à sa hauteur, je l'ai vu se pencher sur son chariot de fortune. Rangées sur le côté, deux poupées de porcelaines délicatement déposées sur deux petites couvertures trônaient en haut du caddie. Deux adorables figurines vêtues de minuscules habits précieux. Pour le moins anachronique. Il les observait comme un père vigilant, courbé sur un berceau improvisé. Il doit régulièrement s'adresser à elles, en des termes attentionnés. Elles doivent être son seul réconfort. Elles sont ses enfants, ses filles muettes. Bouleversant de constater la déchéance d'un humain et de remarquer que personne ne s'en préoccupe. Si j'avais un peu de courage, j'irais sur la place publique avec un panneau indiquant ma honte d'être ce que vous êtes et je m'immolerais par le feu. Moi, je pourrais aller m'asseoir à côté de lui et engager la conversation. Nous pourrions être des amis une demi-heure par jour.

Une envie urgente d'évasion. Le temps d'un long voyage vers un espace inconnu. Minimum trois jours de trains avec d'innombrables correspondances. Toucher terre dans

un autre monde. Pourquoi si loin ? Alors que l'esprit et les ressentiments sont les mêmes si près. Il suffirait de localiser les atmosphères propices aux assoupissements de mon âme. Trouver les endroits où il n'y a plus d'envers aux décors. Je dormirai les mille et une nuits qu'il me reste dans des demeures orientales et mes filles aimées m'accompagneront dans mes retraites. Vous êtes mon dernier continent, ma patrie d'adoption.

Mon psy est un homme bien. Il m'a sauvé des eaux fangeuses de mon inconscient. Alors que je m'enlissais dans un bournier inextricable de nœuds à défaire, il m'a tendu la main. Et moi, de petits pas fastidieux en bonds de géant, j'ai remonté la pente avec le courage d'un coureur cycliste dopé aux anxiolytiques. Me voilà en haut de mon col montagneux, au-dessus des nuages. En bas, dans la plaine, des hommes s'étripent. Moi, de ma crête, j'imagine un univers impossible où les états seraient de tolérance. Adieu bandes de crétins, je vous laisse ce soir à vos croyances et aux violences qui en résultent.

Qu'est-ce que je vois par delà la transparence du carreau ? Des vaches pas bêtes, des moutons de panurge, des oies gentilles et des cygnes vociférants. Que vois-je encore ? Des maisons en pierre égarées dans des mers de verts instables. Un grand corps de ferme dans lequel jouent un enfant et un chien. Et dans d'autres fermes, point de femmes. Une douce inconnue regarde les mêmes choses extérieures. Nos vues se perdent dans l'infiniment grand, trop vaste décidément. Il suffirait que nos yeux se parlent comme pour fixer un point d'ancrage au milieu de la démesure. Le paysage me ramène à moi, son visage m'amène vers elle. Et pourtant, ce visage n'est-il pas tel que ce paysage, une voie sans issue ? Indubitablement, oui. L'expression d'une impossibilité devenue légère, sensuelle et sans suite. Je ne désespère plus. Aller vers vous n'est plus une obsession, simplement une opportunité de sortir de temps à autre de mon impasse. A la sortie du tunnel, le ciel est redevenu bleu et les horizons se sont dégagés. La découpe de ce mont au loin est vraiment très étrange et les branches géantes des éoliennes s'agitent au-dessus de son épine dorsale. Le ballet de ses bras articulés a quelque chose de lyrique. Plus poétique assurément que ces énormes tétons en béton qui crachent des vapeurs atomiques. Le génie destructeur. Je voudrais, femme divine, vous témoigner l'admiration sans bornes que je voue à vos charmes. Profiter du silence et de la plénitude du voyage pour vous dire que je vous aime et que cela suffit à mon bonheur.

Des envies avortées qui se transforment en à-coups de révolte. Plus besoin de carrés blancs à se mettre sous la dent. Rébarbative cette vie normalisée. Qu'est-ce que je m'emmerde sans mes angoisses ! J'appelle cela un paradoxe existentiel. Voilà que je rentre dans le rang. Soupirs appuyés de désolation. De vagues sensations à ressentir, pour se dire que la vie vaut la peine d'être vécue. Je suis content donc je suis. Nouveaux soupirs d'abattement. Qu'est-ce qu'il faut faire pour être content ? S'engloutir un tiramisu ? Escalader l'Everest en solitaire ? Voir Venise, Pétra et un clair de lune à Maubeuge ? Ecouter les braillards de la télé réalité ? Se taper une frisée une fois par mois ? Voir ses mômes adhérer à des principes transcendants et indiscutables ? Epouser la cause des enfants de Calcutta ? Plouf, je me noie dans un marais neurasthénique. L'énumération serait trop fastidieuse. Alors je ne suis rien de plus qu'un décompte de sensations quelconques qui un jour prendra fin et ce sera très bien. Je viens de demander une petite dérogation à l'incarnation de la loi qui me l'a accordée non sans une averse d'argumentations futiles. Je peux donc me lâcher : fait chier grave.

Epicure avec moi disait : "la mort n'est rien pour nous, car quand nous sommes, la mort n'est pas là et, quand la mort est là, nous ne sommes plus." Et le stoïcien de rajouter : "dès notre naissance, nous commençons à mourir." Messages reçus. Alors les contenus de vos existences, franchement, qu'est-ce qu'on s'en moque ! Reste une impression floue que peut-être le sentiment. Amour, as-tu encore du sens ? Vois-tu cette humanité qui brille ? La lueur de la bougie s'épuise chaque jour un peu plus. Elle menace de s'éteindre et le royaume des ténèbres de s'étendre. Je reste à ton chevet, infime vestale, petit visionnaire sans carrure planétaire. Alors, regardez-moi bien une dernière fois, au théâtre ce soir je quitte votre monde. Je disparaiss dans la nature. Vous vous en foutez aussi ? Bah oui, forcément. Ainsi s'achève. Silence.

La voiture file vers le fleuve. La descente vers la rive paraît vertigineuse. Pas de rambardes, le véhicule glisse, ma femme rate le virage et nous expédie dans les eaux torrentueuses. J'ordonne à mes filles de décrocher leurs ceintures et d'ouvrir leurs fenêtres, afin de se faufiler par les ouvertures lorsque la voiture commencera à s'enfoncer vers le fond. Etrangement, par l'effet probable de la vitesse, l'automobile continue sa traversée en restant à la surface de l'onde et ressort à l'autre berge, comme si de rien n'était. Ma femme arrête l'engin de mort sur une aire de stationnement, je descends seul et me dirige vers un hôtel. Je dois aller négocier le prix de la villégiature avec le gérant de l'établissement. Au bout de quelques minutes, je reviens vers le parking. Disparues. Parties pour une destination que j'ignore. Je regagne la chambre réservée pour nous quatre et je m'installe pour une durée indéfinie avec l'espoir de les voir revenir un jour. Je suis tranquille. Je contemple par l'œil-de-bœuf de ma cellule le bocage avoisinant. Vivez heureuses mes trois enfants.

Il est clair que je me conjugue aisément aux imparfaits de mon subjectif. Je ne sais pas mettre de mots sur mes défauts. Par contre, je discerne plus commodément mes mouvements sous-jacents. Fluctuations du désir, de la volonté, du sentiment. Connais-toi toi-même. Suivre avec clairvoyance ses flux et reflux internes. Toujours avec ce décalage obligatoire dû à l'exercice nécessaire de la conscience. Je ne sais pas ce que je suis en train de vivre. Je le saurais peut-être demain. Nonobstant, si je ne l'apprends pas, ce n'est pas gênant. Je puis désormais exister sans rien maîtriser. Presque rien de conscient ne me conviendra. Je ne suis plus très loin de mon désert intérieur. Amour et psyché dans un même élan, intimement joints dans un mouvement perpétuel. Mon sentiment et mon unique croyance ensemble pour nourrir ma pulsion de vie. Dans l'attente de vous revoir, je vous prie de bien vouloir recevoir mes gnagnagna distingués.

Papa pâlot pas là, parti. Parti pour un Paris Panama sans retour. De son paddock, il me parle encore. Je lui emboîte le pas et lui tends ma paluche. Papa vient d'arriver dans la Pampa. Patati et patatras. Sur son pardessus s'est posé un papillon. Au paradis, mon paternel est survenu et n'en est pas revenu. Il ne fut pas si parâtre qu'il y paraît mon papa. Pardi je lui ai pardonné. Je n'aurai pas dû le traiter en parent pauvre mon paria. Il faudrait un tour de passe-passe passéiste. Me voilà passible de pataphysique. Il était parfois paterne le petit patriarche, une bonne pâte un peu pauvre, jeté en pâture à l'indifférence des passants partisans. Mon pater, il était bien sans sa patronne. Moi, de mon patelin, je te décerne une dernière palme honoris causa. Sur ma patère, je vais accrocher ton pardessus patrocline. Cher papa quasi-parfait, me voilà ton fils appâté par le pathétique de nos dissensions. Il est si dommage que tu sois parvenu au paradis un peu trop tôt. Pa-pa.

Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas. Si le loup y était il nous mangerait. Mais comme il n'y est pas, il ne nous mangera pas. Loup y es-tu ? Que fais-tu ? Entends-tu ? Je mets mon habit de barbare, je prends mon fusil et j'arrive ! Promenons-nous dans les bois pendant que l'homme n'y est pas. Si l'homme y était il nous truciderait. Mais comme il n'y est pas, il ne nous trucidera pas. Tous : sauvons-nous ! On ne sait jamais... C'était une libre adaptation d'une chanson enfantine en vogue dans nos maternelles.

Tiens, ce dimanche soir, je rote. Des rototos forts sympathiques au demeurant. Je croyais toutefois ces séances passées de mode depuis quelques semaines. Ma foi, de quoi se sentir envahi par un doute sur la pérennité de mon récent soulagement. Bon, à surveiller de près. Ecouter, tendre la bonne oreille.

Ecrire, cela fait passer le temps. Pendant que certains lisent leurs journaux et que d'autres remplissent des cases, moi je prends mon crayon à papier et je m'imprègne des situations que j'observe. Quand il n'y a désespérément plus rien à voir, au-delà des grisailles blafardes du temps et des âmes, je reprends le cours fertile de mes imaginations. Je branche le switch et je passe et je repasse allègrement des réalités perçues aux irréalités inventées. Et j'écris pour déposer mes images composées afin qu'à la relecture, je puisse me les figurer à nouveau et qu'elles délivrent ainsi tous leurs secrets inavoués.

Brune. Très brune. Ce n'est pas une bière que je commande, c'est une femme que j'invoque. Encore une, décidément. Quand va-t-il se calmer ce garçon ? Pénible à la fin ce leitmotiv. Vous finirez par décrocher, c'est sûr. A la fin du triptyque, vous pourrez me ranger sur l'étagère du dessus, non loin des annuaires et des tomes de l'encyclopédie Universalis. Il y aura de fortes chances pour que s'accumule la poussière sur le côté des feuilles. Et puis, les jours de grosses déprimés, vous pourrez me faire prendre l'air afin que je m'ébroue dans le vent. Par pitié, ne me jetez pas au prochain déménagement. Je puis finir à la cave ou dans un grenier, avec une nette préférence pour le dessous des combles. Je puis imaginer qu'un jour, un de vos descendants, tombe par hasard sur mes récits alors coincés entre Tchekhov et Tolstoï, et qu'il se demande : quel est cet homme baroque et insignifiant que maman devait connaître au moins un peu ? Et là, je serai irrémédiablement jeté dans le foyer de la cheminée. Il aura autre chose à faire que de me lire dans mon intégralité. C'est qu'il devra vendre la maison pour payer les droits de succession. Le temps est à ce point une sorte d'ingratitude, des fois essentielle. Evoluer, ce serait comme effacer toutes les sortes de passé.

Brune disais-je. Intensément brune. Une femme venue d'un pays où sûrement, il ne pleut pas souvent sinon des roquettes en quantité substantielle. Probablement une libanaise, de confession maronite. Tailleur noir strict, sac d'une marque à la mode posé sur des cuisses replètes, trench-coat beige très serré à la taille. Histoire de mettre en valeur les solides arguments dont elle dispose. Moi, ses deux obus, je serais prêt à les recevoir en pleine face. En tant que juif même non révélé, elle serait capable d'éprouver un plaisir manifeste en exécutant cette résolution. Venez chère amie, faisons l'amour, pas la guerre. Votre bouche délicatement éclairée est une telle invitation au voyage, j'ai dans la poche deux billets pour une croisière languoureuse sur la Méditerranée. Là, sur le ferry-boat de nos débats, je pourrais continuer à admirer votre petit nez arrondi et la longueur captivante de vos cils recourbés.

Même Ava Gardner ne les avait pas aussi longs. Mon Eva garde un air énigmatique et je sombre dans mon délire jusqu'au port de Tripoli. La meilleure position pour oublier de se réveiller, c'est la tête abandonnée sur le ventre d'une femme grassouillette.

Attendre, toujours attendre. Tous les jours, les uns après les autres. L'envie d'amour est proche de mon âme. Une convoitise limitrophe, calée dans les starting-blocks de mes pores. Prête à bondir dès que la chouette passera à portée de voix. M'entends-tu ? Je mets mon habit de gala, un vieux smoking noir défraîchi et une chemise blanche col cassé pour recevoir un nœud papillon totalement suranné. Cela fait une éternité que j'attends. Ladies et gentlemen, bienvenue au cabaret show. J'ai le plaisir de vous présenter en avant-première un avant-goût d'amour. Moi et la solitude qui m'accompagne dans tous mes déplacements. Non, je ne suis pas très demandé. C'est bête. Vous aussi, il est vraisemblable que vous passiez à côté sans l'entendre. Moi, je sors d'innombrables répétitions, je suis prêt pour le grand rôle. Pas la peine de passer d'intolérables castings. En attendant, j'ai appris à aimer l'ennui. Petite compensation pas inutile. Allez, à demain pour la superproduction hollywoodienne.

Lumière, ô lumière. Eclatante dans les déserts impraticables. Et soudain, apparaissent des bâtisses hallucinantes dans lesquelles vivent d'authentiques familles antiques. Ô mes roses des sables, concrétions silencieuses qui prennent forme au gré des tempêtes sablonneuses, je vous ramasserai pour vous offrir à ma fiancée du désert. Preuve de mon amour inusable. Fidèle jusqu'au bout à mon sentiment. En passant par Tozeur et le grand erg oriental algérien, je me dirige vers Tamanrasset. Terminus, nous y voilà. Ma destinée a pris mon bras, je rentre en conquérant dans la ville. Nous avons survécu aux rigueurs du climat, nous avons quitté la violence des idéologies au port de Sfax et sommes devenus les sujets de la loi du désert. Nous avons concrétisé notre humanité. De notre chambre éblouissante de couleurs terreuses où nos corps étincelants s'imbriquent sans cesse, nous partons en escapades, escortés par la rose des vents. Et le soir venant, après nos évasions sableuses, nous écoutons le silence de l'univers. Seul le bruit de nos respirations nous rappelle à nos limites corporelles. Nos esprits informels eux, ont déjà pris place à bord de navettes sidérales et s'en sont allés loin de leurs bases. Bonne nuit mon amour.

Cette opération chirurgicale, par je ne sais quel enchantement, m'a rasséréiné. A croire que le charcutier qui a débité ma tumeur est bien plus qu'un professeur expérimenté. Il doit être également magicien pendant ses heures de travail.

Ce que vous pouvez être décevants vous autres qui n'avez aucune conscience de vous-même. Pour un peu, vous seriez prêts à croire que la quasi-perfection vous concerne au premier chef. Que dire alors de vos actions irrespectueuses et arrogantes ? Rien, la perfection ne se remet pas en cause. C'est d'ailleurs comme cela qu'on la reconnaît. Subir, c'était pour moi la solution d'hier. Aujourd'hui que la quiétude me sourit, j'ai décidé d'être en dehors de vos convictions. Je n'ai que faire de vos maudites assurances. Pensez ce que vous voulez, du moment que vous le pensez en étant à quelques milliers de kilomètres de moi. J'ambitionne de préserver ma sérénité intérieure la plus intacte possible. Ceux qui voudront entrer en relation avec moi demain sont priés de faire la preuve de leurs immenses défauts. Seuls les imparfaits qui ont conscience d'eux-mêmes m'intéresseront. Pour les autres, peu importe vos noms et vos fortunes diverses, veuillez passer votre chemin sans

vous retourner. Je préfère nettement rêver, plutôt que de supporter le concret de vos fanfaronnades.

Si je pouvais décrocher là, tout de suite. Tout plaquer, m'enfuir vers un des trous du cul du monde. Là où je puis être assuré que personne ne viendra me débusquer. Laissez-moi paître en paix dans mon coin, bordel ! Vous me fatiguez à force de subir sans arrêt vos imprégnations. Et fais pas ci, et fais pas ça. Et dis pas ci, et dis pas ça. Et merde ! Qu'est-ce que vous pouvez me courir sur la coloquinte ! Que faudrait-il pour que vous arrêtiez de l'ouvrir interminablement ? Moi, je détiens la vérité suprême. Moi, je me suis sacrifiée. Moi, j'ai dépensé beaucoup d'argent pour toi. Moi, je suis la mère toute-puissante. Tu comprends pourquoi on s'arroge le droit de te pourrir l'existence ? Nous avons des raisons légitimes et irrécusables. Ah oui, en effet ! Je l'ai dans l'os, et pas qu'un peu. Alors je dois tout accepter de vous sans sourciller ? Eh oui, pas de bol, c'est comme ça. Nous, on ne changera jamais. Alors il te reste deux solutions. La première, tu ne bouges pas de là car il nous déplairait de perdre notre souffre-douleur. La seconde, il n'y en a pas. Et arrête de te donner des grands airs avec ton analyse et ta conscience à deux balles. Si c'est pour nous faire souffrir de tes mauvaises réactions, franchement ! On se demande à quoi elle a bien pu servir et tout cet argent dépensé pour un si maigre résultat. Ah ouais, vu comme cela, c'est sans aucun doute. Je vais me construire une niche sous l'escalier et acheter un collier pour me mettre autour du cou. J'aurai mon nom gravé sur un médaillon et en dessous, mes maîtresses n'auront pas manqué d'inscrire : gentil le chien, couché. Sauf que le gentil toutou, il en a plus qu'assez de ronger son os. Il va forcément se passer quelque chose un jour. Je ne sais pas quoi mais il est clair que je n'attendrai pas la date butoir pour vous tirer ma révérence. Je la devine moi la seconde solution.

Plus que neuf pages avant d'entrevoir la fin de mon triptyque intime. Je touche au but. Qu'est-ce que je ferai après ? Je n'écrirai exclusivement plus que pour moi, avec moins d'assiduité. J'ai hâte d'en finir, tellement désireux de franchir un nouveau cap, d'atteindre un autre monde. M'installer dans la permanence du silence, la constance de la paix. Laisser derrière moi toutes ces phrases qui ne seront plus de moi et qui pourtant, en leur temps, m'ont probablement sauvé la vie. Trois récits, trois opus contenant des réflexions inabouties, des envies inavouées, des fantasmes inexprimés. Et des colères aussi, et autres résignations qui trouvèrent souvent modération. Quatre années de régularité dans l'écriture. 2002-2006. Il est agréable de n'avoir personne à remercier pour cette aimable disposition. Après le point final, tous les titres de mes écrits se rejoindront pour former la dernière partie de ma vie. Presque rien, quelques attaches insignifiantes après une renaissance post mortem. Parfait ! Pourvu que Dieu me prête encore un peu de souffle pour connaître plus en avant la félicité d'une vie dérisoire.

Et mes doux souvenirs reviennent une fois supplémentaire en ordre éparpillé. Cette journée commémorative est consacrée à mes anciennes images. Voyons ce que j'ai en stock et que je n'ai pas déjà évoqué. Un restaurant dans une rue minuscule où travaillait une blonde amoureuse. Une promenade dans la forêt avec une allemande indécise. Dann, das ? Au nord d'Hyde Park la nuit, dans un quartier appelé Bayswater, j'ai rencontré la plus belle serveuse de pizzas de tout le Royaume-Uni. Au petit matin, une jeune fille nue dans un pavillon de banlieue à Chanteloup-les-Vignes. Les seins arrondis d'une accroc de Bowie qui fumait des substances vraiment spéciales. Une jouisseuse hurlante qui à l'époque avait

commencé à me ruiner les tympans. Une juive frisée comme une afro-cubaine qui rêvait de cinéma et de retourner dans le ventre de sa mère. Et puis quoi encore ? Un car en partance nocturne pour Florence dans lequel je fus si bien entouré. Che la notte era bella ! Une petite boîte de nuit sur la côte normande et une tente dressée en haut d'une falaise. Une boxeuse adepte de la savate française en tenue de combat dans un gymnase de la Nation. Les lèvres d'une jeune berbère qui renfermaient plus de douceur que d'amertume. Une jeune architecte qui du haut de son appartement du 7^{ème} arrondissement déclenchait de furieuses crises de tétanie. Une fille de banquier, les pieds nus dans son salon, vêtue d'une robe en pièces de métal et ajourée aux bons endroits. Ma première idylle sérieuse, une dagovérienne que j'ai retrouvée caissière de superette. Sur un chemin ferroviaire qui me ramenait à Paris, une friandise acidulée que je n'ai pas pu ingurgiter tant son âcreté était répulsive. Quoi de plus ? La plastique irréprochable d'une fonctionnaire de ministère dont la mèche brune me faisait penser à celle de l'obsédante China Blue. Le pied-à-terre d'une romaine velue qui près de Cambronne regardait passer les métros de la ligne aérienne. Une espagnole bon chic bon genre, habituée d'une discothèque ringarde et pilier de bar de son état, fébrile en fin de nuit. Un hybride féminin, issue de la rencontre entre une merguez et une omelette norvégienne, coiffée à ses heures comme Louis XIV, sur laquelle je lançais régulièrement des peaux de bananes usagées. Les tâches de rousseur sur la peau délicate d'une hollandaise australe à qui le bleu allait si bien. Les bécots à la russe d'une femme d'âge adultère. Et toi, little girl à peine entrevue, qui m'a rendu la monnaie en insérant ta main dans ma poche de pantalon. Voici un joli florilège de quelques moments de mon existence.

Elever les autres hommes, les aider à se parfaire, partager avec eux la sagesse !? Ainsi parlait Zarathoustra. D'où sort-il celui-là ? De l'esprit d'un syphilitique en pleine crise de démence ? Paix à ton âme grand philosophe. Sauf qu'il faudrait définitivement oublier l'idée que les hommes peuvent s'élever. Sinon pour prendre un escabeau et faire les carreaux. Ce qui comblera de joie toutes ces matrones. Il faut résolument arrêter de croire en des projets irréalisables. Un envieux mal élevé ne pourra jamais devenir un bénévole d'une association humanitaire, ni même un hominidé agréable pour ses voisins de palier. Vous comprenez cela les utopistes ? Les Tenardier sont plus nombreux que jamais. Ils se reproduisent aussi vite que les virus, odieux parasites qui court-circuitent les cellules de bonne constitution. Aider à se parfaire !? Je rigole. Pardon, le mot n'est pas autorisé. Je ris, je glousse, je pouffe.

C'est décidé, mes souvenirs, je vous quitte. Je pars méditer à l'autre bout de la terre. Je vais rejoindre une splendide solitude, faite de sable fin, de soleil de minuit et de cocotiers.

Ce jour, ou bien était-ce hier, j'ai croisé une petite rate. Une muridé urbaine avec les cheveux tirés, surmontée d'un chignon parfait. Elle marchait comme un canard ma rongeuse. Elle était toute fine ma petite rate de l'Opéra et si bien faite. Me voilà moi-même fait comme un rat, incapable d'échapper à l'attraction de son barycentre. Ses grands yeux noisette me dévisageaient. J'ai adoré ses seins menus et ses cils recouverts de rimmel. Voilà, c'est tout.

Le train entre dans le tunnel. A cet instant, l'éclairage des wagons s'interrompt. Il fait complètement noir dans les compartiments qui s'ébranlent lentement sur les rails. Elle a tout juste trente ans, elle passe. C'est son destin de passer sans rien retenir. Elle n'a pas de conscience d'elle-même. Elle est incapable de se représenter le temps. Elle va

machinalement, indifférente aux autres. Elle n'est pas vide, non. Elle est seulement insipide, sans reliefs ni couleurs. Cette obscurité imprévue, inattendue... la lumière qui ne revient pas. Un léger mouvement de la tête presque imperceptible, l'expression d'une hésitation soudaine. Temps infinitésimal où apparaît la rupture. Et si je ne revoyais plus jamais le jour, si je mourais là, maintenant. Dans les anfractuosités de sa poitrine se déversent les fluides de l'angoisse. Sensation maximale de panique jusque-là encore totalement inconnue. Mon Dieu dit-elle, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Enfermée dans le noir d'un cercueil roulant, elle vient de réaliser la brusque précarité de son existence impassible. Elle tremble, elle suffoque, elle appelle au secours. La clarté fait son retour dans le compartiment, le convoi sort enfin du souterrain interminable. Elle est méconnaissable de confusion, aussi blanche que son corsage. Moi, de ma splendide solitude, je l'observe du coin des deux yeux. Elle est devenue en l'espace de quelques secondes une femme superbe de fragilité, que la conscience rendra chaque jour un peu plus captivante. Elle et moi dans le temps nous irons la main dans la main, confiants. Nos connections à nous-mêmes sont opérantes.

Au fait, je suis professionnellement un formateur bureautique. Je veux dire en ce moment. Avant, j'étais formateur mais à la Bourse de Paris. Cela fait treize ans que je fais cet honorable métier. C'est ma contribution sociale. Accroître les compétences des salariés dans les entreprises. Après, je ferai du vrai social. Ou de l'humanitaire, je ne sais pas très bien. Non pas pour aider les autres à s'élever ni à se parfaire. Il faut être cohérent de temps en temps. Eviter des déchéances trop précoces et redonner des chances de nouveaux départs, c'est mon côté éminemment serviable. N'est-ce pas mon double que je suis quelqu'un de réputé serviable ? Oui, oui, il est vrai. Voici mon futur projet. Etre humain pour quelques-uns donc je serai demain.

Je suis un connard pour ma voisine paranoïde. Elle l'a proclamé de sa fenêtre ouverte. Me voilà réconforté. Je ne peux pas plaire à tout le monde. Cela tombe plutôt à pic. Je n'ai plus le souci de faire l'unanimité. Allons-y gaiement ! Que les insultes pleuvent et que les haines dégoulinent sur les faciès torves. Je ne répondrai même pas à l'injure. Tant qu'aucune menace physique ne pèse sur moi et quand bien même elle pèserait, je ne me défendrai pas. Absence remarquée de cerveau reptilien. De là à tendre l'autre joue, il y a un pas qu'il ne faudrait pas franchir. Il est simplement préférable de se taire et de se soustraire en toutes circonstances.

Rêve de synthèse. Avant cette nuit, je fus envahi par une angoisse d'intensité moyenne. Magnitude 4 sur l'échelle de Richter. Les secousses sismiques s'étant déclenchées vers 17h30 heure locale. Puis ce fut le retour au calme vers 18h00 après l'absorption sublinguale de deux carrés de bromazépan. Je me suis endormi aisément vers 23h00 après avoir travaillé sur mon ordinateur. Les causes psychiques de cette manifestation anxiogène ? Aucune idée, une fois de plus. Très bien, attendre le rêve de la nuit à venir. Peut-être en apprendrai-je davantage. Rêve de synthèse. Nous sommes un 31 décembre au soir, il y a de l'agitation dans la résidence où je vis. Tout le monde se prépare pour le réveillon de la saint Sylvestre. Il est bon de noter en marge du rêve qu'il serait aimable à vous de souhaiter le jour dit une bonne fête à tous les chats noirs qui n'arrivent pas à bouffer ces stupides canaris jaunes. Mais passons cet aparté. C'est la bonne humeur parmi les résidents. Chaque famille projetant de sortir dîner dans un bon restaurant. De là, les trois bâtiments s'effacent pour faire paraître une longue rue, garnie de part et d'autre d'établissements culinaires renommés.

Je suis le premier à parcourir la rue dans le sens de la longueur. A une extrémité, une ligne de démarcation. De l'autre côté de la séparation, un immense château dans lesquelles les figures de ma famille maternelle se repaissent en toute intimité. C'est bien l'esprit. L'appât immodéré du gain, les fastes ostentatoires, la vulgarité et le refus du mélange des genres. Restez dans votre judéo-paranoïa aussi longtemps que vous aurez de descendance pour la transmettre, moi je vais redescendre la rue dans le sens inverse et continuer à vous ignorer. La descente est plaisante, les auberges et tavernes se succèdent, toutes les unes aussi avenantes que les autres. En voici une immense, c'est un palace oriental. L'image de l'éternelle jeunesse me rejoint, jeune demoiselle cybèle et nous pénétrons ensemble à l'intérieur du patio. En m'immobilisant en plein cœur de l'atrium, je constate que je n'ai plus de famille de sang autour de moi. L'angoisse, c'était donc ça. La résistance sentimentale qui s'étiole au fur et à mesure en même temps que le sentiment de liberté qui m'absorbe chaque jour un peu plus. Cela crée des rebonds inéluctables, des sursauts de peurs incontrôlables qui s'approvisionnent de représentations sordides de la solitude. La crainte d'éprouver ce sentiment intense d'identité et de souveraineté. Envers et contre tous. Tu m'aimes me demande-t-elle. Oui, je t'aime. Bien sûr que je t'aime puisque je suis maintenant arrivé au bout de mon chemin. Ma capacité d'aimer se profile enfin à l'horizon.

Douze pour un million. C'est la probabilité de voir pousser un schwannome vestibulaire dans un crâne humain. Les causes de cette pousse indésirable ? Ils ne savent pas. Sauf que mon chirurgien me dit cette nuit : l'origine de votre neurinome provient du fait que vous n'avez pas pris assez de plaisir dans votre vie. Et moi de lui répondre : oui, mais c'est quoi le plaisir dans une vie ? Faut-il partouser comme l'infirmière en chef ? Il n'a pas su me répondre. Alors j'ai pris l'initiative de lui répliquer que le seul plaisir qui m'aurait comblé eut été de ne pas être constamment inhibé. L'impulsivité de mes formes d'expression n'est pas convenable, elle est à refouler. Il est probable que le manque d'amour et de neutralité est à l'origine de nombreuses pathologies.

Un matin, en prenant l'ascenseur de mon lieu de travail, j'ai pendant quelques secondes partagé mon espace vital avec deux autres individus. Dans le bâtiment où j'évolue professionnellement, se remarque au premier étage un CAT. Non pas un vilain matou mais un centre d'aide par le travail où se meuvent des handicapés légers atteints de mongolisme. Voilà que pénètrent dans l'ascenseur un des leurs et un autre homme de constitution plus "normale". Le mongolien nous fit part d'une sociabilité spontanée et d'une politesse rafraîchissante que bien peu de normaux auraient à cet instant prodigué. Continuant notre progression vers le quatrième étage et après avoir laissé notre occupant au sien, nous fûmes saisis par cette décontraction courtoise au point de s'accorder sur le fait que notre société aurait bien besoin d'un peu plus d'anormaux. Au lieu de cela, nous avons des gens qui pensent devoir maîtriser leurs épanchements sociaux. Ils se la racontent comme on dit, ils s'écoutent parler. Tiens, un bon mot. Bravo, bravo ! Applaudissez, souriez, il serait inconvenant de ne pas répondre à ceux qui se donnent du mal pour paraître.

Massada, camp retranché palestinien, 73 après Jésus-Christ. Plus de neuf cents zélotes insoumis se donnèrent la mort pour échapper à la persécution romaine.

C'est juste qu'il faille de la diversité pour former un joli kaléidoscope. Moi, par exemple, je suis devenu une curiosité. Un homme non carriériste, n'ayant de foi que dans

sa psyché, désireux de répandre l'amour autour de lui. Il y a bien d'autres curiosités évidemment. Hautement plus intéressantes sûrement. Celles que la nature enfante et celles que les sociétés fabriquent.

Un samedi soir sur la terre ferme. Je m'ennuie aussi ferme. Avec la non moins ferme intention de ne rien faire de plus que de taper mes touches et faire que des caractères s'incrument sur ma page. Et les fermes s'en sont allées pour laisser dire. Je suis en manque d'inspiration et en manque de faire. Ma carence est devenue importante. Je suis en train d'atteindre un taux critique en deçà duquel je risque un désœuvrement profond et irrécupérable. Quoi faire donc ? Sortir la nuit sous les réverbères tel un chat solitaire ? Errer sur des chemins austères en espérant des rencontres super chouettes ? Ouvrir les volets et contempler les opacités nocturnes en attendant que le sommeil passe me prendre ? Ecouter en boucle the Melody at Night avec elle ? Songes et mots se combinent pour occuper le temps. Ne rien faire d'autre. Après la dernière note de piano, qu'advient-il du soliste ? S'éteint-il lentement dans sa chambre embrumée ? Que fait-il jusqu'au prochain concert ? Il n'a rien de mieux à faire. Et moi alors, que devrais-je accomplir pour sortir de temps en temps de ma langueur ? Je ne sais pas. J'ai mal aux yeux et mal à mon cœur tout ramolli. Il a perdu de sa fermeté après toutes ces saisons à frissonner de platitude. Je sens des larmes de mélancolie qui coulent dans ma gorge et dans ma poitrine. Jusqu'à mon ventre, j'ai le mal de mer, la belle amertume. J'attends minuit sans conviction comme j'attendrais un train avec l'assurance qu'il ne passera jamais. Assis sur le banc du quai, la nuit m'envie et me rend vide, m'enrobe de ses fraîcheurs et je meurs lentement en éteignant la lumière. C'est tellement beau une sonate pour piano. Et mes mots à moi, ils étaient comment ?

J'ai bien envie de stopper là. Un dernier effort, la nuit ne fait que commencer. Il est minuit, trente neuf minutes et quarante secondes. Tout est calme, ma grand-mère paternelle, ma maman et ma femme dorment en une seule personne. Je puis continuer sans scrupules mes écarts de conduite. Ce n'est pas bien ce que tu fais là. Tu devrais toujours être à côté d'elles dans le lit quand elles te le demandent. Je ne suis plus le fils, ni le frère incestueux. Moi, j'ai rompu avec vos symboliques. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. Cela mérite en effet un zéro de conduite, une punition à la hauteur de mon outrecuidance. J'ai hâte de savoir ce que vous allez m'infliger. Le baigne à Sainte-Mère-Eglise ? L'expatriation en Judée ? Les travaux contraints et forcés à Saint-Martin-de-Ré ? La mise en quarantaine pour dix ans ou la répudiation définitive ? Votre désintérêt probablement ? J'accuserai réception de vos diverses enveloppes et manquerai sans doute d'y répondre. Bonne nuit mes mères.

Un bon café le matin. Le rideau s'est entrouvert sur la brume et le tas de linge est tombé sur mes pieds. Signaux qui veulent dire que l'heure de se réveiller a sonné. Il est terriblement inconvenant de dormir tard dans la matinée alors qu'elle s'active déjà sur l'entrepont. Il est rigoureusement nécessaire d'être solidaire dans l'effort et ce, dès huit heures du mat. Alors je me suis levé non sans peine, soustrait brutalement au confort de mes rêves. Moi qui m'accordais le mérite d'avoir su construire une trajectoire de vie classique. Là où ce n'était pas gagné d'avance et où les mauvais parieurs avaient prévu une rapide dégringolade socio-professionnelle. Pas de bac pour traverser la vie, ne sachant quoi faire à l'âge de vingt ans, c'est évident que d'autres signes en auraient rassuré plus d'un. J'ai cependant bien vécu, je veux dire matériellement. Longtemps et sans aides, à générer avec

astuces d'appréciables plus-values et à gérer en parallèle des placements qui se révélèrent juteux. Vingt ans sans aucune pénibilité, nonobstant quelques pénalités déplaisantes. Aujourd'hui, nous vivons dans un duplex avec jardin, au cœur d'une banlieue convenable. Le compromis parfait. Mais il est dit que moins ne saurait être envisageable pour garder les alliances. A bon entendeur, ce qui n'est plus mon cas, salut !

C'est vrai, j'ai remarqué que je ne sais plus localiser l'origine d'un bruit. Je dois tourner la tête dans tous les sens pour fouiller du regard qui a un air gêné lorsqu'un prout vient d'être lâché bruyamment dans un wagon. Sans importance. Ce n'est pas si difficile à l'arrivée d'être un demi-entendant. Je le supporte plutôt bien. Lorsque je ne veux plus rien ouïr, je n'ai plus qu'une oreille à me boucher. Pratique en fait. Il y a d'ailleurs une question que je me pose et qui me turlupine, stupide peut-être. Si je devenais sourd comme un pot, me transformerais-je aussi en muet ?

Interdiction formelle de mal parler. Très bien, je vais mettre une sourdine à ma véhémence. Et sournoisement, telle une petite souris grise, je vais me faufiler entre les souricières pour aller pratiquer dans ma turne ma jactance tranquille pépère. Souriant, je verrai sourdre en moi le plaisir des mots familiers. Pendant que de loin tu sourcilleras, le sourdingue que je suis se flattera sourdement de sa source langagière inaltérable. Et toc !

Plus de père, j'en suis un. Une mère, j'en ai trouvé une bonne. Me voici plongé dans le grand bain de mon nouveau monde. Je suis un homme réalisé qui n'a plus besoin de cogito. Je n'en reviens pas encore, je parlais de si loin. Le soleil est revenu à l'intérieur. Je tiens une nouvelle fois à remercier mon metteur en scène, un analyste mêlant habilement la patience et l'exigence, que je recommanderai volontiers à tous les névrosés au bord de la crise de nerfs. Je me dois également de remercier chaleureusement mon kyste, sans lequel je n'aurais pas accédé aussi rapidement à ce nouvel état. Bien, me voilà normalement stabilisé pour les vingt ans à venir. Alea jacta est. Ah ! J'allais oublier... mon César, je vais le mettre sur la cheminée. J'ai bien mérité une récompense après tant de pugnacité dans le rôle de ma vie.

Croire encore et toujours. Pour se donner l'impression d'une consistance. Pour ne pas voir ce qu'il y a en dessous, le presque rien qui est le fondement sur lequel l'âme esseulée se dépose, pathétique et misérable. Ses grands airs qui ne valent que par leur ridicule. Vaste et inextinguible bouffonnerie mon ami. Anthologie de la vanité triomphante parue aux éditions du marbre blanc, des millions d'exemplaires déjà achetés, rupture des stocks impossible. Et dire que ces castes de bien-pensants nous dictent les contenus de la norme comportementale. Pourquoi font-ils cela ? Impression de contenance justifiée par l'argent, les pouvoirs, la position sociale. Sont sortis récemment quelques manuels de référence, à l'attention des nouveaux prolétaires incultes et improductifs. Comment faire droit sans tortiller. Savoir tourner sa langue dans sa bouche. Optimiser le fonctionnement de son cerveau ?!? Taillable et corvéable à merci avec la PNL. Savoir faire l'aumône en restant digne et souriant. Comment devenir un nouveau pauvre quand on a été un ancien riche. Sans oublier le guide du savoir-vivre de Nadine. Que des gens bien informés qui savent. Heureusement qu'ils sont là pour nous rappeler à nos insuffisances et gagner à partir de nos crédulités encore plus de pognon, d'oseille, de fraîche, d'artiche, de flouze, de blé.

Cela se termine en effet. Tous les babillards se sont tus enfin. Le tintamarre s'estompe lentement. Il reste un bruit sourd dans la nature maltraitée. Je suis près de vous mes filles. Nous regardons le ciel avec effroi et impatience. L'apocalypse, c'est maintenant, dans quelques années tout au plus. Dormez bien, belles fleurs. Faites de beaux rêves. Le monde meilleur, c'est la nuit qu'il se montre.

Chaïm Szlezer et Chaja Libers. Good luck à leur fille Leja Szlezer, née le 14 août 1916 à Luck, alors ville de Pologne. Devenue depuis Loutsk, en ukrainien Луцьк soit Luts'k. De la chance, il fallait que tu en aies pour ne pas finir vingt six ans plus tard dans une cheminée d'Auschwitz, sur ta terre natale. A quoi ça tient un destin ? Probablement pas soutenu par une manne céleste. Faut-il plutôt invoquer une suite de décisions qui se succédant les unes aux autres engendrent ces actions où se mélangent le courage et la chance. Mes choix seront la manne de mon destin. Good luck, tu en as eu grand-mère. La preuve, je suis là pour le dire.

Plus rien ne me fait peur. Plus rien ne m'inquiète. Plus rien ne me choque. Tout me distrait, me divertit, me réjouit. Même les fourbes et les félons m'amuse. Ma sociabilité devient communicative. Des gens me parlent dans les trains, dans les bus. Ils me racontent leurs peines et parfois leurs plaisirs. Un vieux monsieur récemment m'a montré son livret d'épargne populaire sur lequel était indiqué son dernier retrait en espèces. J'inspire semble-t-il la confiance. Il n'y a pas de différence entre l'intérieur d'un être et son extériorité. Ces deux aspects ne se disjoignent jamais, ils sont parfaitement équivalents. I est égal à E dans mon univers mathématique. Seuls les fins observateurs sont capables de se rendre compte de cette unité indissociable.

Il n'y a plus d'écho nulle part lorsque je parle. La seule qui m'écoute, c'est mon oreille droite. Je me dis le samedi et le dimanche que l'isolement de l'autre est souvent insupportable lorsqu'il se situe sous le même toit que le mien. Ce sentiment continu de ne plus être perçu avec discernement. Ces phrases porteuses de sens qui trébuchent et qui finissent par devenir toutes inutiles. Ce n'est pas si évident de tolérer la futilité et l'incompréhension. Il faut des exercices recommencés un bon nombre de fois pour se conditionner, pour faire que le superflu devienne un réflexe automatique. Le plaisir et le sens sont si rares de nos jours. Ils se meurent l'un comme l'autre, ne peuvent pas rivaliser avec la vacuité flamboyante de nos relations. Approchez-vous madame, afin que ma main traverse votre âme absente. Que faudrait-il pour que vous soyez à nouveau habitée ? Il y aurait peut-être trop à comprendre, trop à entreprendre, au point que la tâche vous paraisse d'emblée irréalisable. Il est préférable pour vous de rester dans la vallée, plutôt que de tenter l'ascension de votre montagne. Très bien, je vais conforter mon apprentissage du presque vide et m'en contenter, sans formes de rancœur. Il me sera de toute façon utile de le maîtriser en toutes circonstances. C'est comme ça, personne n'y peut rien. C'est clair autant qu'attristant parfois.

Je ne sais pas pourquoi. Quelque chose me dit que je ne les rejoindrai pas mes soixante douze ans. Une prémonition, un vague pressentiment. Ce n'est pas une crainte, juste un présage que le terme surviendra dans le courant de la soixantaine. Problème cardiovasculaire au coucher du soleil. Rien de bien sensationnel, du déjà vu. Quinze ans de palpitations et d'hypertension ont totalement échappé à mon contrôle. Je vais certainement

le payer cash au moment où je m'y attendrai le moins. En fait, j'adhère tout à fait à ce genre de fin. Rapide et efficace. Pas le temps de composer des cogito de dernière minute, même pas le temps de se convertir au christianisme ou de déterrer des restes de judaïsme, d'agoniser dans un mouvoir, de relire tout Schopenhauer ou d'écouter d'une oreille tous les lieder de Schubert. Juste le temps, je l'espère, d'un baiser sur le front de chacune de mes filles. Au revoir, papounet. Pour moi, ce sera adieu mes amours.

Ce n'est rien, ce n'est qu'un courant d'air. Je passais, déguisé en coup de vent. C'est l'accalmie sur le front des intempéries. Petite brise légère et stable. Petite musique jouée par des violons, sur laquelle des voix féminines entonnent des chœurs. Elle est assise sur sa valise, jupe serrée, les jambes entrelacées. Elle fume une brune clandestine dont les torsades de fumée s'associent aux vapeurs du train. Ce n'est pas elle. L'autre, elle est assise sur un divan de satin, un divin de satan. Par la fenêtre ouverte, les bruits de la ville ardente s'amalgament et lui parviennent en une seule rumeur. Sur sa peau découverte perlent des gouttes de moiteur tropicale. Ce n'est pas elle non plus. Combien de fois vous ai-je inventé mes femmes ? Quelquefois, à la faveur de mes lassitudes. Pour peupler mon pauvre esprit grotesque de douces images persistantes. Je suis un hère ridicule.

Je vais avoir un peu d'avance cette année. J'aurai fini mon dernier opus avant la date traditionnelle du 25 octobre. Ce jour-là sera un mercredi, le jour des enfants. J'inviterai les copains et les copines de mes filles et nous ferons un goûter d'anniversaire. Moi qui n'en faisais jamais quand j'étais petit. Personne à inviter. Il a fallu que j'attende mes 18 ans et la terminale pour organiser une teuf d'enfer chez un ami de Meudon.

Avant dernière page du condamné à la placidité. Trouverai-je une oreille disposée à écouter les battements de mon cœur ? Le "vouloir-vivre" du philosophe Arthur sans but ni fin est absurde et se caractérise par la souffrance et l'ennui. Pour s'en libérer, j'ai échafaudé ce qui est écrit dans votre ouvrage principal. J'ai mis en pratique ce "quiétisme" de la volonté. Le pire qu'il puisse me surprendre demain serait de recevoir de l'amour.

Je ne prends pas beaucoup de risques avec cette histoire d'amour. Tranquillité et bonhomie seront au programme de mes séances de demain. Je me souviendrai longtemps de cette impasse donnant sur l'avenue Victor Hugo où j'ai finalement éprouvé pendant douze ans mes plus extraordinaires et mes plus sombres émotions. Mes larmes, mes crises démentielles, mes appels au secours, mes genoux à terre et mes mains implorantes, mes prises de conscience. Pitié disais-je, faites que cela s'arrête pour toujours. Je me souviens de la violence de certaines crises comme si c'était hier. Et ce vide autour de moi, cette absence d'amour et de tendresse. Aujourd'hui, je devrais tenir compte de vos susceptibilités. Je m'en tape de vos susceptibilités. Qu'elles aillent au diable vos bonnes excuses et vos mauvais prétextes. Moi, aujourd'hui, j'exprime ce que je suis. C'est du tel quel, à prendre ou à laisser. Je suis devenu ce que vous êtes, un être normal. Cela risque de vous faire tout drôle en effet. Allez-vous l'accepter ? A priori, non. D'où le récent quiétisme dont je puis faire preuve pour supporter au mieux vos condamnations et vos futurs rejets. Tranquille j'irai sur mon chemin.

Je suis sorti du bois de mon enfance, par son orée dérobée. Le jour se lève et l'issue dans le dédale de la toile d'araignée se montre enfin. Je sors sur remise de peine, après

quarante ans de claustration. Cette fois, c'est la bonne. Je ne replongerai plus pour mauvaise conduite, c'est fini. Ou alors, si cela devait se présenter une fois supplémentaire, je crois que je me laisserai mourir de résignation. Funeste projet de l'ordre de la chimère. Ce soir, je respire à pleins poumons ma liberté inaliénable, acquise à la sueur de mes angoisses. Demain sera le premier jour de mon entrée en dissidence. Demain, le lundi 24 septembre 2006, sera le premier jour de ma vie d'homme libre.

Tout est dit sauf la messe de dimanche. Dieu, pardonnez mes offenses comme je pardonne aussi à ceux qui m'ont offensé et ils sont nombreux.

Et pour conclure, une petite dernière pour la route. Car la route est encore longue jusqu'à Ouarzazate ou Tamanrasset. Une jeune marocaine voudrait appeler sa fille Rime si elle a une fille, je trouve que c'est le plus beau prénom du monde, après Elisabeth.

Et puis il y a le génie de W.A. Mozart et les films somptueux de Luchino Visconti, les madones de Raphaël et les folies picturales de Van Gogh. De quoi tenir encore un moment avec le culte de l'art.

Je vais devoir vous quitter. Mon autre monde m'attend. C'est la fin de mon triptyque intime. Je vous souhaite à tous une vie heureuse, pleine de réjouissances. Pour peu que Dieu vous prête vie assez longtemps. Au fait, je ne vous ai pas dit, ce matin en prenant le bus, j'ai vu une femme de l'Est. Et alors ? Je me suis posté devant elle dans mon nouvel habit de lumière. Et alors ? Elle s'est évanouie... et alors ? Zorro est arrivé et l'a emmenée sur son fier destrier à deux balles... je ne la reverrai plus jamais. Je n'ai jamais aimé Zorro et sa grande cape noire.

Nos chemins vont se séparer là, au bord des précipices. La nuit s'affale et nos vues diminuent. La mer s'éclate de rire sur les falaises. Nous n'avons pas su nous aimer assez fort. Tant pis pour nous. Pas d'extra balle, pas de spécial ni de game over. Nous touchons à notre fin collective. Allez hop ! A la trappe, dans la fosse commune. Puis viendra le silence... mais... il n'y a pas de mais, c'est trop tard. Mais alors... toute cette histoire évolutive, tous ces exploits, toutes ces découvertes ont servi quelles causes ? Des vaines et des pas mûres. N'insistez plus, je vous dis que c'est trop tard. Auf wiedersehen.

Bien sûr, je vais vous le dire à part. C'est pour vous.
Lucile, ma grande fille et Elise, ma petite fille, je vous aime.

Mon épitaphe sera : "Je n'en ai voulu à quiconque".



FIN

